FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

39

Année 1906 — N° —

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le lundi 16 juillet 1906, à 1 heure

Par H. SERIN

Ancien interne en Médecine et en Chirurgie
de la Maison départementale de la Seine

ESSAI HISTORIQUE SUR L'EMPLOI DE L'EAU EN CHIRURGIE

Sydenham disait qu'il renoncerait à la médecine si on lui ôtait l'opium. Pour moi, j'aurais abandonné la chirurgie des armées si on m'eût interdit l'eau.

PERCY, 1814.

Président : M. RECLUS, *professeur.*

Juges : MM. TERRIER, *professeur.*
LEGUEU et MAUCLAIRE, *agrégés.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS
IMPRIMERIE DES FACULTÉS
A. MICHALON
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26
1906

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie	P. POIRIER
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL. / BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	Mathias DUVAL
Opérations et appareils	SEGOND
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la medecine et de la chirurgie	DEJERINE.
Pathologie experimentale et comparée	ROGER.
Clinique medicale	HAYEM. / DIEULAFOY. / DEBOVE. / LANDOUZY.
Maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	LE DENTU. / TERRIER. / BERGER. / RECLUS.
Clinique opthalmologique	De LAPERSONNE
Cliniqu des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchements	BUDIN. / PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.

AUVRAY	DUPRE	LEGUEU	RICHAUD
BALTHAZARD	DUVAL	LEPAGE	RIEFFEL (chef des trav. anat.)
BRANCA	FAURE	MACAIGNE	TEISSIER
BEZANÇON	GOSSET	MAILLARD	THIROLOIX
BRINDEAU	GOUGET	MARION	VAQUEZ
BROCA (André)	GUIART	MAUCLAIRE	WALLICH
CARNOT	JEANSELME	MERY	
CLAUDE	LABBE	MORESTIN	
GUNEO	LANGLOIS	POTOCKI	
DEMELIN	LAUNOIS	PROUST	
DESGREZ	LEGRY	RENON	

Le Secrétaire de la Faculté : M. DESTOUCHES.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

À MES PARENTS

À MES AMIS

À MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR PAUL RECLUS

PROFESSEUR DE CLINIQUE CHIRURGICALE A LA
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
CHIRURGIEN DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Auquel nous adressons l'expression de notre reconnaissance pour l'honneur qu'il nous fait de présider notre thèse.

A MON CHER MAITRE

M. LE DOCTEUR ALBERT BLUM

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
CHIRURGIEN DE L'HOPITAL SAINT-ANTOINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Comme témoignage bien faible de ma profonde gratitude.

INTRODUCTION

Entreprendre d'écrire une question historique dans l'art médical est souvent une tâche difficile et ardue au cours de laquelle les plus persévérants peuvent se décourager et nous devons avouer que nous n'aurions jamais osé entreprendre le sujet que nous avons traité et qui nous avait séduit de prime abord, si nous n'avions trouvé autour de nous les plus précieux encouragements.

« *L'orgueil de notre temps est en grande partie basé sur l'ignorance du passé* », écrivait, en 1901, dans la *Presse médicale* le Dr Delpeuch en regrettant que l'histoire de la médecine soit laissée presque complètement à l'écart par la grande masse des médecins. Et pourtant elle est curieuse à suivre dans son évolution cette branche de l'art médical, souvent même elle est d'un intérêt palpitant et se venge par elle-même en montrant à des auteurs qui réclament la priorité de travaux qu'ils connaissent mal le passé : nous aurons d'ailleurs

maintes fois à noter dans le cours de ce travail d'aussi cruelles constatations.

Si le sujet que nous avons essayé de traiter semble en lui-même assez singulier et si nous nous sommes même entendu plaindre à cause de son aridité, nous avons pu dans le cours de notre documentation nous apercevoir une fois encore de la vérité des paroles que nous reproduisions plus haut. Quoi ? parler de l'eau en chirurgie ? mais son emploi n'a rien que de tout naturel : Comment faire de la chirurgie sans elle. Oui, en effet, à notre époque on se trouverait fort embarrassé — surtout dans la pratique courante — si on était privé de son concours, car elle est d'une utilité supérieure à chaque seconde dans tous les tempsopératoires. Mais quel était son usage; s'en servait-on seulement autrefois, avant les découvertes qui ont si complètement révolutionné la science chirurgicale? L'employait-on dans des temps plus anciens ; les auteurs de l'antiquité en parlent-ils; a-t-elle eu de tout temps la vogue qu'elle a aujourd'hui? Sans doute, répondrait-on avec un auteur que nous aurons souvent à citer, Percy, qui s'est occupé en 1814 de cette question, car *il n'est pas de remède quelle qu'en soit l'absurdité qui n'ait pas ses miracles*... Examinons donc ses miracles peut-être sont-ils dignes d'intérêt; cherchons au moins à les connaître en méditant sur cette phrase qui semblerait écrite d'hier tant elle est encore pleine de bon sens et qu'on trouve dans les écrits de Rhazès, médecin arabe du IX^e^ siècle.

L'expérience est moins essentielle dans un médecin

que la lecture des anciens ouvrages : un esprit nourri de tels préceptes laisse loin de lui dans peu de temps les médecins sans lecture qui ont vieilli dans la pratique. Dans l'espace de mille années peut-être y a t-il mille auteurs. La lecture rassemble dans un esprit les connaissances qu'a produit cet espace si long ; on peut puiser dans les anciens des richesses immenses ; si on les néglige les talents les plus rares ne sauraient les remplacer ; on s'égarera dans la cure des maladies.

(Extrait du « Discours de la Médecine » Freind. *Histoire de la Médecine de Galien juqu'au XVI^e siècle*).

Mais si cette lecture des anciens ouvrages est fructueuse, elle est aussi souvent longue et laborieuse, surtout lorsque les travaux ne font pas défaut dans les questions qui intéressent. Or, dans le sujet que nous avons choisi, la bibliographie est énorme et la chose la plus délicate était de faire la sélection des ouvrages intéressants. Y aurons nous réussi ? Notre but n'a pas été d'apporter dans ce travail une documentation complète sur tous les auteurs qui ont employé l'eau en chirurgie : il faudrait, pour ce faire, avoir une profonde connaissance des auteurs cités, et ce n'est pas là notre prétentio n. Mais nous avons surtout visé à montrer que l'eau, qui fut employée depuis les temps les plus reculés en chirurgie, a connu à certaines époques des moments de vogue considérable pour sortir sans motif, sans même qu'on puisse trouver par quel enchaînement d'idées, de la scène chirurgicale. C'est surtout, à ce moment que notre tâche deviendra difficile : il nous faudra alors abandonner presque son histoire pour suivre celle

de la chirurgie à laquelle elle était intimement liée un instant auparavant et qu'elle a quitté tout subitement. Nous aurons à rechercher sa piste jusqu'à ce qu'elle soit, de nouveau, reparue et nous essayerons de dégager sous quelles influences religieuses, sous quelles poussées d'empirisme elle avait disparu. De même quand nous la verrons prendre une toute première place dans la chirurgie moderne, il nous faudra suivre ces périodes d'évolution où le génie de l'homme remporta un de ses plus beaux triomphes, et là encore, nous sortirons peut-être du cadre que nous nous étions tracé... Mais ne sommes-nous pas en train de montrer certains points faibles de notre travail et, puisqu'il en faut finir avec cette introduction, comment mieux le faire qu'en se servant de la conclusion de Percy à son article de l'eau dans le *Dictionnaire des sciences médicales.*

Il faut terminer cet article : je sens qu'il doit être pénible d'être tenu si longtemps à l'eau et je désire qu'après m'avoir lu on ne dise pas de l'auteur qu'il n'a fait que de l'eau claire.....

CHAPITRE PREMIER

D'HIPPOCRATE A GALIEN

L'histoire, pour être réellement une œuvre instructive et digne de foi, doit être édifiée sur des documents solides et précis et conçue dans un esprit ennemi de toute imagination. Or si l'histoire de la médecine fut pendant longtemps laissée à l'écart et si l'on a pu dire que de toutes les sciences *aucune n'était plus oublieuse de son passé*, nous sommes bien obligés d'avouer qu'elle est celle où le défaut d'archives bien ordonnées est le plus sensible et le plus à regretter.

La médecine, en effet, n'est sortie des limbes où elle vivait pour devenir une véritable science qu'avec Hippocrate, et ce sont les ouvrages du médecin de Cos qui vivait vers 460 avant notre ère qui sont les premiers documents que nous possédons de la véritable science médicale. Sans doute, il est facile d'étayer avant lui les idées des peuples sur l'hygiène et sur l'art de guérir et, en fouillant dans les littératures anciennes, on a pu trouver de précieux documents pour reconstituer les

doctrines de la médecine primitive. Mais dans le sujet qui nous intéresse, la question se fait singulièrement complexe, car pour entreprendre l'histoire de l'eau sous le rapport chirurgical ou médical, à une époque où les hommes de l'art n'existaient pas et où l'art de guérir — qui lui existait — n'était qu'un *mélange d'empirisme et de superstitions grossières*, il faut rétrécir son sujet dans de justes limites pour éviter d'inutiles ou de trop vastes développements.

L'eau est, en effet, un élément indispensable à notre vie et si l'on voulait parler de son emploi dans l'antiquité la plus reculée, il faudrait faire intervenir tous les peuples dont l'histoire garde souvenir, décrire leurs usages, parler de leurs habitudes et dire leurs superstitions ou leurs idées religieuses. D'ailleurs il est bien certain que pour les peuples primitifs, elle dut être d'une singulière ressource dans le pansement des blessures : « *Le premier remède que l'instinct et la nature offrirent à l'homme blessé, fut l'eau. Dans l'enfance du monde, il ne dut pas y en avoir d'autre, et on cite encore des peuples qui ne connaissent que cette médecine, dont leur crédulité et la ruse ou la sottise de leurs* JONGLEURS *ont fini par corrompre la simplicité.* »

Ces lignes empruntées à l'excellent article sur l'*Eau* par Percy au *Dictionnaire des sciences médicales*, tome X, 1814, sont remplies du plus sain jugement, et elles font songer à cette phrase d'Auguste Comte, si pleine de philosophie : « *Les grossières mais judicieuses indications du bon sens vulgaire sont le véritable point de départ de toute sage spéculation scientifique.* »

Mais si les livres de Moïse renferment de précieuses recommandations concernant l'eau aussi bien en hygiène que dans le pansement des blessures ; si les Perses d'après Hérodote (liv. I^er^, chap. 138) ont le culte des fleuves qu'ils veulent purs de toute souillure ; si l'histoire nous dit que les Scythes, les Mèdes et surtout les Grecs de Lacédémone font un usage fréquent de l'eau froide pour « prévenir les dérangements de la santé » ; si Homère dans sa formidable épopée parle de chirurgie à mainte reprise et nous rapporte que « *Patrocle, au siège de Troie, après avoir retiré le dard à son ami Eurypile, lave la plaie avec de l'eau; que dans les insolations et les ophthalmies les Grecs ont recours aux ablutions d'eau froide*, (Percy, *loco citato*), il faut bien avouer que c'est seulement avec l'œuvre d'Hippocrate que l'on trouve des documents précieux et enfin scientifiques sur les qualités de l'eau et sur son utilité dans les maladies.

Avant de parler nous-même de l'œuvre intéressante que nous a livrée le père de la médecine sur cette question de l'eau, laissons la parole à Percy, car ses appréciations sont extrêmement intéressantes au point de vue historique :

« *Hippocrate, en lisant les inscriptions, votives, appendues dans les temples d'Esculape et où étaient rapportées la maladie et la guérison de ceux qui les avaient consacrées au dieu de la santé, sut démêler, parmi les propriétés attribuées à l'eau qui passait pour avoir guéri, celles qui appartenaient essentiellement à ce liquide et celles qui n'étaient qu'une pure supposition de la part des prêtres.*

Il connaissait d'ailleurs la tradition et la coutume de son pays et il était bien informé que, dans aucun autre on ne faisait usage, ni depuis aussi longtemps, ni avec autant de succès que de l'eau commune principalement dans les plaies et autres lésions extérieures.

Il suffit de lire ceux de ses livres qui traitent de la médecine externe, pour se convaincre de la confiance qu'il avait dans l'usage chirurgical de l'eau. On croit souvent le voir, arrosant les membres fracturés ; douchant les articles qui ont perdu la mobilité ; cherchant à éteindre le feu de l'érysipèle ; calmant les démangeaisons ; essayant à force d'affusions, de résoudre les tumeurs glanduleuses ; nettoyant et rafraîchissant les plaies et les ulcères et déposant ensuite cette éponge pour l'y imbiber souvent et en faire comme le foyer d'une humidité bienfaisante.

. . . . . .

On est étonné en le lisant d'y trouver une foule de notions qu'on croirait appartenir aux temps les plus modernes.

Ces paroles de Percy sont largement suffisantes par elles-mêmes et se passent de tout commentaire. Elles rendent un juste hommage au vieux médecin grec qui, sur cette question comme sur toutes celles qu'il a traitées, fait preuve d'une étonnante sagacité et d'une grande profondeur de vue : elles sont un bel éloge de cette grande figure dont le génie médical a éclairé toute l'antiquité.

La question de l'*Eau* était en effet si importante aux yeux d'Hippocrate qu'il y a consacré une étude très

approfondie, et que ce mot fait partie d'un ouvrage qui serait encore bien fertile d'enseignement à l'époque où nous vivons : cet ouvrage est le *Traité des airs des eaux et des lieux* (περὶ ἀερων ὑδάτων τοπων).

« *Le premier soin d'un médecin, dit-il, lorsqu'il arrive dans une ville, doit être de bien connaître la nature particulière des eaux dont il fait usage...* » (Livre Ier B').

Les enseignements thérapeutiques qu'il donne au sujet de l'emploi de l'eau en médecine sont fort nombreux, bien qu'il soit le premier auteur qui la signale comme moyen thérapeutique. Au point de vue chirurgical il est un peu plus bref : Il fait employer l'eau de plusieurs façons : en bains, en aspersions avec une éponge, quelquefois avec du linge. (*De internis affectionibus*). Il conseille même son emploi dans les inflammations de l'oreille. « *Si la douleur atteint les oreilles il convient de les laver et de les fomenter abondamment avec l'eau chaude.* » (*De affectionibus*, page 76, Édition Francfort 1595. Traduction Scoutteten).

Mais il est l'ennemi de l'emploi de l'eau froide dans les plaies de la tête, car « *le froid est l'ennemi des os, des dents, des nerfs, du cerveau, de la moelle épinière.* » (Aphorisme d'Hippocrate, 18. — Section V. Traduction en français, texte en regard, par Lallemand et Pappas, 1839).

Par contre, il recommande, à maintes reprises, l'eau chaude qui enlève la « douleur et la roideur » (*ibidem*). Pourquoi cette aversion d'Hippocrate pour l'eau froide et pourquoi emploie-t-il l'eau chaude? Sans doute parce qu'il avait observé que l'on obtenait de meilleurs

résultats en employant l'une au lieu de l'autre et cela pour des motifs qu'aujourd'hui nous connaissons bien mais qui sont restés pendant des siècles ignorés dans l'art médical. Comme son esprit de chercheur était doublé de celui d'un logicien il lui fallait trouver un motif pour expliquer ces phénomènes et voici comment il résout le problème: La santé est un mélange régulier d'humeurs, tout ce qui s'en écarte amène la maladie: il faut donc qu'il y ait équilibre constant. Donc les parties internes jouissant d'une chaleur constante doivent être ennemies du froid et ces parties internes ce sont: les os, les dents, les nerfs, le cerveau et la moelle épinière : Conception étrange pour nous, sans doute, mais si on en admet le principe, les résultats en découlent par cette logique implacable.

Scoutteten, dans son livre : *De l'eau sous le rapport hygiénique et médical* publié en 1843, livre d'une si savante et si précieuse documentation, signale un ouvrage de la collection hippocratique. *(Collection Littré* 1839 *Classe V*). περὶ υγρῶν χρήσιος, qui est un recueil de notes, d'extraits faits après la mort d'Hippocrate. L'auteur de ce livre qui traite de l'eau potable y fait cette remarque que « *les affusions d'eau chaude peuvent faire tomber en gangrène les pieds congelés* »

Hippocrate mort, ses disciples ne renièrent rien des théories du maître et l'on conservera ainsi pieusement les préceptes du médecin de Cos pendant des siècles tant en Grèce qu'en Italie, car lorsque Rome eut vaincu Athènes, la cité latine se laissa envahir par la cité grecque qui lui envoya ses artistes et ses médecins et

ceux-ci apportèrent avec eux pour exercer leur art les écrits presque sacrés où l'intangible doctrine du Père de la médecine était exposée.

Celse vivait sous Auguste 60 ans avant Jésus-Christ. C'est après Hippocrate l'auteur le plus ancien en médecine dont les écrits soient venus jusqu'à nous. Ce ne fut pas un esprit original au sens net du mot, mais plutôt un compilateur qui, dans l'ouvrage considérable qu'il a laissé, note et cite sans compter, sans chercher à analyser et tombe, en conséquence, à chaque instant dans un parfait empirisme. Les passages où il est question de l'eau dans son *Traité de médecine* affluent, en grande partie elles ont trait à l'emploi de l'eau « en médecine », mais dans le Livre V il est question de la cicatrisation des plaies par l'eau froide.

« *Lorsqu'une plaie est suffisamment détergée, que* « *les chairs sont régénérées, il est nécessaire de la cica-* « *triser. Pour y réussir, il faut, dans le temps de la* « *régénération des chairs commencer par appliquer sur* « *la plaie de la charpie trempée dans de l'eau froide.* (Liber V, section 16, § 36. Édition Ratier).

C'est là la première indication que l'on trouve dans les auteurs du traitement des plaies par l'eau froide et les plumasseaux de charpie. Il ajoute plus loin : (Livre V, section 36. *Loco citato*).

« *Si gravis inflammatio est, neque Glutinandi spes,* « *neque movetur,* AQUÆ QUOQUE CALIDÆ NECESSARIUS « EST, *ut materiam digerat et duritiam emolliat et pus* « *citet.*

Le précepte de Celse est donc le suivant : Dans les

cas où l'inflammation s'empare de la plaie et où la réunion semble mal se faire, il est urgent d'employer *l'eau chaude*. Nous sommes déjà près, par cette thérapeutique conçue sans le moindre esprit d'analyse et simplement édictée par les résultats obtenus dans certaines cures de l'emploi de l'eau à notre époque moderne : Faisons un pas plus loin nous voilà avec Celse presque dans les antiseptiques :

« *Si la plaie est légère qu'on se serve de l'eau froide.*

« LEVIS PLAGA JUVATUR ETIAM, SI EX AQUA FRIJIDA « SPONGIA IMPONITUR », *mais dans toute blessure on « doit d'abord employer du vinaigre exprimé d'une « éponge et si on ne peut soutenir la force du vinaigre, « il faut avoir recours au vin...* » (Page 293, Livre V. Edition Vander Linden).

Nous ne pouvons qu'admirer les sages préceptes de Celse dont l'œuvre entière est exposée avec finesse et clarté. Pourtant nous devons bien avouer que dans cette question comme dans la plupart de celles qu'il traite son esprit d'empirique surnage constamment : Il rapporte des faits, indique des méthodes de traitement, mais laisse complètement libre le lecteur d'employer les uns ou les autres : il faut du choix et il en donne car dit-il dans son ouvrage (Livre 3, section 9). Traduction Ratier, page 135) :

«...*Comme les mêmes remèdes ne peuvent pas convenir « à tout le monde, il arrive quelquefois qu'une indi- « cation téméraire obtient un succès que le traitement « le plus rationnel ne peut avoir.* »

Et c'est sans doute par application de ce précepte,

qu'il écrit, après avoir conseillé l'usage de l'eau dans la guérison des plaies, que l'on peut se servir d'autres remèdes :

« *La blessure est-elle dans les chairs, prenez « l'emplâ- « tre barbare* », *a-t-elle atteint les oreilles, les lèvres, ou blessé les nerfs, alors appliquez le sphragis de Polybe (Polybi sphragidem) ou le baume vert Alexandrin (Alexandrinum quoque viride nervis...IDONEUM EST) Page* 293. *Livre* 5, *cap.* 26. Édition Vanderdinden.

« Cela fait bien. » Celse offre beaucoup et s'accommode à toute espèce de thérapeutique.

Rendons lui néanmoins cette justice d'être l'auteur qui nous a transmis sur l'emploi médical de l'eau le plus grand nombre de renseignements et Scoutetten qui a fouillé minutieusement les « huit livres de médecine » de A. Cornelius Celse nous rapporte pas moins de vingt-quatre passages où il est question de l'emploi de l'eau en médecine : la fièvre, la démence, la léthargie, l'hydrophobie y sont traités par des ablutions, les aspersions, les bains et l'hydrothérapie sous toutes ses formes. A Rome elle est devenue d'un usage général en médecine, tous les médecins sont d'accord pour en vanter les bonnes qualités thérapeutiques ; on discute simplement sous Néron pour savoir s'il vaut mieux l'employer à chaud ou à froid : Pline, en effet, dans son *Histoire naturelle* (Livre XXIX) rapporte le fait et parle rudement d'un médecin de Marseille du nom de Charmis qui vint à Rome défendre les bains froids contre les bains chauds et qui plongeait ses malades dans les

lacs : il finit par cette phrase où éclate toute son indignation :

Videbamus senes consulares usque in ostentationem rigentes (nous avons vu des vieillards consulaires montrant avec ostentation leurs membres roidis par le froid).

D'ailleurs, pourquoi s'étonner que les Romains emploient l'eau sans compter en médecine, eux qui tenaient en si grand honneur les bains, les considéraient comme une source de santé ; et « *plaignaient le malheureux qui en était privé par sa pauvreté* » comme le fait remarquer le Dr Ogé dans sa thèse sur *les Rapports de la littérature et de la médecine* (Paris, 1904), en citant ce passage d'une satire de Lucilius :

...Hic cruciatur fame,
Frigore, illuvia, imbalnitia, imperfundia, incuria.
Satire.

Il souffre de la faim, du froid, de la malpropreté, du manque d'eau pour se laver, du manque de soins hygiéniques.

Chacun admet si bien son emploi dans les affections fébriles qu'on en fait un syllogisme entre gens de l'art, et avant de sortir de cette époque de l'empire romain, nous ne pouvons résister au plaisir de citer cette boutade que rapporte Scoutteten et qu'il a pris dans Plutarque (*Vie d'Antoine*). « Philotas d'Amphyse, « médecin du jeune Antoine, soupait habituellement « avec lui. Antoine avait un soir pour convive un méde- « cin présomptueux qui importunait tout le monde de

« son babil. Philotas lui ferma la bouche par le sophisme « suivant : « *Il faut, lui dit-il, donner de l'eau froide « à un homme qui a la fièvre de quelque manière ; or « tout homme qui a la fièvre l'a de quelque manière; il « faut donc donner de l'eau froide à tout homme qui a « la fièvre.* » Le médecin frappé du sophisme resta « muet. Le jeune Antoine charmé de son embarras et « riant de tout cœur : « Philotas, dit-il, je te donne « tout ce qui est là » en lui montrant un buffet cou- « vert d'une vaisselle d'argent. »

A Rome on ne manquait jamais d'arguments et l'empereur était bon prince pour son médecin surtout quand il avait de l'esprit.....

CHAPITRE II

GALIEN ET LE MOYEN AGE

Nous sommes à l'aurore de l'ère chrétienne (fin du IIe siècle après J.-C.) : Rome lentement se meurt par l'Empire ; le christianisme, déjà importé en Occident, voit ses premières victimes qu'on immole en grande pompe devant l'empereur et son peuple qui ne réclame que « le pain et le cirque ». Rome, l'antique Rome des poètes et des artistes, qui avait vu fleurir pendant des siècles les arts et les lettres, s'étiole lentement dans la débauche et le carnage ; plus un nom saillant dans aucune branche de l'esprit humain, la vie active va se transporter ailleurs, une autre société se former ; nous franchissons les bornes de l'antiquité pour entrer dans un monde nouveau.

A cette époque, vivait en Asie Mineure un médecin d'une réputation immense, qui sera l'oracle de tout le Moyen âge, et dont les théories resteront la base de la science médicale jusqu'au XVIIIe siècle : Nous avons nommé Galien. Il naquit à Pergame, 128 après Jésus-

Christ, traduisit et commenta les ouvrages d'Hippocrate, puis écrivit différents traités : il y expose la fameuse doctrine des quatre *humeurs* dites cardinales : le sang, la bile, l'atrabile et la pituite, dont la rétention anormale dans l'organisme ou leur disproportion dans nos éléments amène la maladie : la *crise*. *Humeur* et *crise*: en ces deux mots se résument toute la doctrine du célèbre médecin de Pergame, doctrine qui se transmettra à travers les siècles sous le nom de Doctrine galénique.

En ce qui concerne la chirurgie, Galien n'a fait que répéter — certains auteurs même disent *moins complètement* que ses prédécesseurs — les idées d'Hippocrate : Il conseille donc l'eau dans les usages externes; mais dans cette application il y a déjà un commencement de thérapeutique plus étudiée, moins pétrie d'empirisme que dans les auteurs qui l'ont précédé. C'est qu'en effet Galien connaissait bien l'effet physiologique du froid sur le corps et la réaction qui donne naissance à la chaleur. Il nous a légué un *Traité de la nature et des propriétés des médicaments simples* où il parle de l'action de la neige et de l'eau froide sur les tissus : il commente même les aphorismes d'Hippocrate touchant à cette question. Il y a là véritablement un effort, un besoin d'expliquer qui méritait d'être signalé.

C'est par application à ces principes qu'il proposa d'employer l'eau froide dans le début des *tumeurs phlegmoneuses, œdémateuses ou squireuses,* dans les *hémorragies qu'elle supprime* (tome X, page 327) dans l'*inflammation où elle resserre les tissus* (tome XV, page 500). Mais, malheureusement, dominé par des idées

humorales après avoir recommandé l'eau comme un moyen dissolvant ou refrigérant, il la déclare mauvaise, pis encore, *nuisible à ceux qui portent une obstruction ou qui sont tourmentés par une humeur putride non cuite : Sed nec us quibus obstructio putridusve humor non concoctus incommodat.*

[*Hippocrati de acutor, morborum victu liber, et Galeni commentarius*, tome XV, page 751 et 752. (Scoutetten, page 84, *ibidem*).]

Nous voici maintenant au début du v^e^ siècle de notre ère : la civilisation romaine expire ; l'Europe occidentale est envahie par les hordes de Barbares qui descendent du Nord : on dirait qu'à ce moment, dans tout l'Occident, l'esprit humain se couvre d'un voile ; les lettres et les sciences sont parties chercher un dernier refuge à Alexandrie, on guerroye dans le pays des Francs et lentement l'Église qui vient d'asseoir les bases solides de sa toute-puissance à Rome étend sa large main sur les races occidentales qui se combattent mais qui se fusent ; le moyen âge va commencer.

C'est donc à Alexandrie qu'il faut nous transporter maintenant pour suivre les progrès de la science médicale, mais les noms brillants sont rares à cette époque de transition. On vit, à l'École d'Alexandrie, du souvenir de Galien et d'Hippocrate dont le médecin de Pergame se plaisait à faire le plus brillant éloge. Retenons à cette école deux noms seulement pour la question qui nous intéresse : Paul d'Égine et Ætius. Paul d'Egine vivait vers le v^e^ ou vi^e^ siècle : Certains bibliographes font même remonter sa naissance au commencement

du VII[e] siècle. Dans son ouvrage intitulé : *Pauli Æginetæ opus de re medica*, il se borne à répéter, d'une manière plus incomplète et moins satisfaisante d'ailleurs, ce qu'avait dit ses prédécesseurs au sujet de l'emploi de l'Eau en médecine et en chirurgie. Signalons même, pour montrer que l'usage de ce liquide commence à tomber en désuétude, qu'il n'approuve le bain froid que dans des conditions très restreintes (*De lavacris, cap.* 51).

Ætius était natif d'Amida en Mésopotamie. Il étudia à Alexandrie et il semble qu'il fut parmi les chrétiens le premier écrivain qui ait écrit de la médecine. Il a laissé seize livres de médecine réunis en quatre volumes.

Ætii medici græci contractæ ex veteribus medicinæ tetrabiblas.

Certains auteurs, Scoutteten (1843) entre autres, le considèrent comme un « copiste de Galien ». Un auteur plus ancien, Freind, qui a écrit *l'Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au XVI[e] siècle* (1728), semble moins le dédaigner :

J'observerai, dit-il, page 14, *que dans ses ouvrages de chirurgie il y a plusieurs choses qui méritent d'être remarquées : il fait mention de diverses méthodes qui sont en assez grand nombre, méthodes qu'il a vu pratiquer en son temps en certaines opérations. Il a écrit ce qu'il a pratiqué et expérimenté lui-même.*

Plus loin il ajoute (page 122 *ibidem*) : *Pour ce qui est de la chirurgie en particulier, je crois pouvoir affirmer, sans faire aucun tort aux écrivains plus anciens, que quiconque lira attentivement Ætius et Paul se con-*

vaincra que dans cette branche de la médecine on a ajouté beaucoup de choses qui ne sont rapportées ni dans Galien, ni nulle part ailleurs.

Aetius est donc, d'après Freind, un auteur qui, non content d'indiquer ce que font ses prédécesseurs, ajoute dans son ouvrage les faits intéressants que la pratique lui a dévoilés :

Il s'étend fort sur les applications extérieures; il a là-dessus un presque livre entier et ramasse non seulement tous ceux que Galien a décrits dans son Traité de composition des remèdes, *mais encore tout ce qu'il a pu trouver dans les auteurs les plus modernes, Perses, Égyptiens et Grecs* (page 22 *ibidem*).

Par lui nous apprenons que l'usage de l'emploi de l'eau dans les « applications extérieures » est toujours en honneur puisqu'il en vante dans son ouvrage (chapitre 168) ses bons effets dans les maladies externes : *optimum est autem hoc præsidium contra læsionem ab externis.*

C'est à cette époque, fin du VI^e^ siècle, qu'apparut, en Orient, un homme audacieux, doublé d'un génie puissant, qui, soutenu par une fermeté inébranlable, osa entreprendre de réformer les croyances religieuses et les habitudes sociales de tout un peuple. Il osa ensuite s'attaquer à l'Église romaine, dont les branches s'étendaient sur presque tout l'Occident. Prophète et législateur, Mahomet lutta énergiquement pour faire adopter son culte nouveau et posa sa loi dans le Coran, cette bible musulmane, où les dogmes de la la foi cheminent côte à côte avec les préceptes de l'hygiène : « *O croyants!*

dit-il à ses adeptes avant de commencer la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'aux coudes ; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'au talon. Purifiez-vous après vous être approché de vos épouses. » (Coran, chapitre V. *La Table*).

Le prophète qui avait si bien compris l'étroit rapport qu'il y entre l'hygiène et la santé sut enthousiasmer les masses, relever, faire fleurir son peuple et lorsqu'à la fin du VII^e^ siècle l'École d'Alexandrie, qui depuis la chute de Rome gardait en dépôt tout ce que l'ancien monde nous avait légué dans la science médicale, tomba à son tour et disparut sous les sophismes d'une fausse philosophie, c'est aux adeptes de Mahomet qu'elle légua les traditions hippocratiques alors que l'Islam s'avancait en vainqueur sur l'Occident.

A Bagdad, à Dschoudisabur, à Damas, à Cordoue, tour à tour les Arabes fondent des écoles qui deviennent fécondes grâce aux savants grecs et juifs qu'ils savent attirer vers elles. Ils ajoutent à la médecine la botanique, et la matière médicale prend naissance par l'introduction de l'Espèce aromatique (Freind XXV j. *ibidem*). Mais cette grandeur est éphémère et après avoir donné des médecins illustres comme Rhazès (860) l'étoile des Arabes pâlit ; ils se lancent en médecine dans une pharmacopée compliquée qui fleurira bientôt en Occident pendant des siècles ; ils piétinent sur place en chirurgie parce que, dit Sprengel, « *les mahométans considèrent la dissection des cadavres non seulement comme une chose impie ; mais parce que l'anatomie est encore défendue par les dogmes religieux.* »

Par l'école des Arabes, sous l'influence de la polypharmacie qu'ils préconisent, l'usage de l'eau, aussi bien en médecine qu'en chirurgie, tombe en désuétude : Comment pouvoir employer un médicament aussi simple alors que tout est aux onguents à formules compliquées. Aussi Rhazès, en parle-t-il rarement et n'en voit qu'une application dans les bains froids comme préservatif de la variole (Scoutetten, page 92). Si Mahomet avait été le grand pronateur de l'eau ses disciples avaient vite oublié ses préceptes.

Que se passe-t-il en Europe occidentale pendant cette période de transition ? *Le flambeau des sciences s'est éteint et n'a plus pour emblème que la pâle veilleuse des chapelles des monastères.*

Cette veilleuse est si pâle que les auteurs qui se sont occupés de l'histoire de l'eau en médecine sautent à pieds joints du VII^e^ au XV^e^ siècle *délaissant*, dit Scoutetten, *cette époque déplorable d'ignorance et de barbarie où l'on ne vit surgir aucun ouvrage remarquable.*

Bien que cette opinion sur le moyen âge soit foncièrement juste, nous ne saurions nous ranger à la manière de faire de Scoutetten car elle est beaucoup trop simple. Certes, à aucun moment de l'histoire de la médecine les documents scientifiques ne font davantage défaut et l'ouvrage de Freind que nous avons cité plus haut n'apporte que peu de clarté sur cette époque. C'est dire simplement que la tâche de suivre une question touchant l'art chirurgical à cette époque ténébreuse devient plus ardue, mais elle mérite néanmoins d'être entre-

prise. Voyons comment nous pensons nous y prendre pour trancher cette question.

Nous avons pu constater par une vue d'ensemble sur les ouvrages où nous nous sommes documentés — et jusqu'ici d'ailleurs dans ceux que nous avons cités on a pu faire la même observation — deux faits saillants dans l'histoire de l'eau en chirurgie. D'une part : à toutes les fois que l'eau est remise en honneur dans le traitement des affections médicales, elle reprend une place plus prépondérante en chirurgie ; d'autre part, c'est aux époques où l'hydrothérapie est le plus en honneur dans les us et coutumes des peuples qu'elle revient sur la scène médicale : il suffit pour en donner une preuve de rappeler ce que nous avons vu à Rome. La conclusion est simple : nous devrons rechercher ce que sont devenus les thermes et les pratiques hydrothérapiques au moyen âge nous aurons déjà là une conclusion partielle. Mais auparavant, il nous faudra connaître d'une façon générale ce qu'est devenue la médecine pendant ce temps et plus particulièrement l'art chirurgical; savoir où on l'enseigne et comment on le pratique.

Pour arriver à ce but nous devrons demander à la Littérature plus fortunée que la Science de nous prêter ses ouvrages: nous y chercherons les indices qui nous permettront d'étayer notre opinion. Enfin il sera nécessaire d'essayer de dégager les tendances psychologiques du milieu dans lequel nous nous trouverons, ainsi que les influences qui les causent, et cela, au fur et à mesure que nous y irons à travers les différents siècles

dans cette trop longue période de transition entre l'antiquité et les temps modernes.

En Occident, l'art chirurgical au VII[e] siècle est tombé dans un bien piteux état et, à lire les LOIS GOTHIQUES DE THÉODORIC qui furent suivies jusqu'au IX[e] on peut juger du doux avantage qu'on pouvait avoir à pratiquer la chirurgie :

Nous extrayons du livre de Dupouy *Le Moyen-âge médical*, 1885, certains passages intéressants les chirurgiens :

« *Lorsqu'un médecin est appelé à panser une plaie* « *ou traiter une maladie, il doit, après avoir pris con-* « *naissance, fournir une caution. Il recevra cinq sous* « *pour l'opération de la cataracte grise et s'il blesse un* « *gentilhomme par la saignée, il sera condamné à payer* « *cent sous, et si le gentilhomme meurt des suites de* « *cette opération, le médecin doit être livré entre les* « *mains des parents qui pourront faire de lui ce qu'ils* « *voudront.* »

Avec Charlemagne, un rayon de renaissance : l'Empereur d'Occident ordonne d'ajouter *aux études des écoles des cathédrales, celle de la médecine.* Les moines qui ont maintenant le monopole officiel de l'art médical, lisent les ouvrages de Celse, mais leurs connaissances chirurgicales sont bien limitées, puisque Rome leur défend la dissection. Au reste, le peuple ne leur accorde qu'une minime confiance et Sprengel les jugent dignement en disant d'eux :

« *Ils n'avaient, recours dans la plupart des cas, qu'aux* « *prières, à l'eau bénite, à l'évocation des saints et des*

« *martyrs, à la communion et aux huiles saintes: les* « *moines étaient indignes du nom de médecins et n'au-* « *raient pas dû en avoir d'autre que celui d'infirmiers* « *fanatiques.* »

Que dût devenir l'art médical à l'approche de l'an mil ? Les documents nous manquent pour pouvoir établir l'histoire à cette époque, mais il ne faut pas faire grand effort de jugement pour affirmer qu'il devait être dans le plus triste état. Pourquoi se soigner, puisque le monde devait disparaître et qu'à *l'approche du jour de l'an mil les populations entassées partout dans les Églises attendaient que les trompettes du jugement dernier résonnassent sur leurs têtes* (Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, p. 140).

Ce jour passé, on reconnut que l'on s'était trompé et on se reprit à cette vie de plus belle ardeur. C'est à ce moment, qu'en médecine, comme dans toutes les branches de l'art, il y eut un remous de progrès. On envoya des moines étudier chez les Bénédictins qui avaient fondé une école à Salerme: on lit les manuscrits des Arabes et mieux leurs traductions en latin avec commentaires des œuvres des médecins grecs et des *ouvrages d'Aristote.*

En France, on est en pleine féodalité et il est de mode de faire entrer dans l'éducation des jeunes filles de qualité les notions de médecine pratique, un peu de chirurgie concernant le traitement des plaies.

Les tournois, les guerres continuelles, les croisades font nombre de blessés et il faut que les jeunes châtelaines puissent venir « en aide et soigner leurs pères

leurs frères et même les chevaliers étrangers blessés. »

Dans toute cette époque, la littérature va nous être d'une singulière ressource pour savoir comment on soigne les plaies, car les moines n'écrivant rien sur l'art médical nous ne pouvons être renseignés, sur ce que l'on faisait dans l'art de panser les blessures qu'en s'adressant aux ouvrages littéraires. Dans un fabliau intitulé : Aucassin et Nicolette on relate le passage suivant :

« *Nicolette alarmée l'interrogea sur la cause de ses* « *douleurs, elle lui tâta l'épaule pour s'assurer si elle* « *était déboitée et fit si bien qu'elle la lui remit en place.* « *Sa main ensuite appliqua sur le mal certaines fleurs* « *et plantes salutaires infusées dont la vertu lui était* « *connue.* » Avouons que c'est bien vague comme explications de pansement. Néanmoins notons que l'on emploie des infusions de fleurs et plantes salutaires pour le pansement des traumatismes. Voici une pièce de vers un peu moins vieille en date et concernant le pansement des plaies qui se fait avec des chiffons appelés naies et de l'estoupe :

Le pié avait tel meschieff (1).
Et la jambe si boursoufflée,
Si veinée (2) et si enflée
Si pleine de treus (3) et de plaies
Qu'il i avait, ce croi, de naies (4)

1. *Accident.*
2. *Gonflée.*
3. *Trous.*
4. *Chiffons.*

Et d'estoupes demi-giron (1);
Boue et venin tout environ
De toutes parts en saillait fors.

GAUTIER DE COINSI.

Durant tout le XI^e^ et le XII^e^ siècle, la médecine reste donc dans les ténèbres, puis, sous l'impulsion des médecins qui avaient étudié à Salerme, on fonda, en 1206 l'Université de Paris avec une faculté de médecine dont le *physicus* Hugo et Obiso médecin de Louis le Gros furent les premiers professeurs. (Dupouy, *Le Moyen âge*).

L'Eau en chirurgie durant toute cette période que nous venons d'examiner ne semble pas très en honneur. Nous avons pu juste la noter par un fabliau et pourtant les notions d'hygiène élémentaire ne sont pas totalement ignorées. Ainsi, les thermes, construits par les anciens et détruits par les barbares ne tardèrent pas à reparaître au Moyen âge, sous le nom de bains et « d'estuves ».

« *Ces établissements sont constitués à la manière* « *des boutiques des barbiers où l'on se lave, où l'on* « *transpire, où l'on ventouse... Tout le monde prend* « *alors son bain jusqu'aux moines... On se baignait* « *avant de recevoir la chevalerie et lorsqu'on donnait* « *un festin chez soi il était de galanterie d'offrir le* « *bain surtout aux dames...* » (*ibidem*).

D'ailleurs on dut réprimer ces bonnes coutumes, car

5. Tour, circuit.

ces étuves devinrent bientôt des lieux où régnait la plus grande licence et où les bonnes mœurs étaient souvent choquées.

L'École de Salerme était arrivée à l'apogée de sa grandeur du x^e^ au xiii^e^ siècle « *le Regimen sanitatis Salermi ou préceptes de l'École de Salerme composé par Jean de Milau à l'usage de Robert, duc de Normandie fils de Guillaume le Conquérant* » avait été fréquemment édité et commenté. Il contenait tout ce qu'on connaissait en fait de science médicale à cette époque, et son bagage était gros puisque nous avons vu plus haut quels précieux documents avaient livrés les anciens tant dans le domaine de la médecine, que dans celui de la chirurgie.

Ainsi sommes-nous obligé, en constatant les minces progrès que faisait à cette époque d'erreur et d'ignorance en Occident l'art médical, d'en rechercher la raison. Nous la voyons dans l'énorme puissance de l'Église qui garde jalousement le monopole de l'enseignement médical et exploite la crédulité d'un peuple ignorant et superstitieux. C'est le bon temps où le roi de France, le jour de Pentecôte, après communion au couvent Saint-François sort entouré d'hommes d'armes et de Bénédictins et va toucher les écrouelles de son peuple en disant à chacun de ses sujets: « *Rex tangit te, Deux sanat te in nomine Patris et Filii et Spiritus santi.* »

On fait mieux, on consigne religieusement *ces guérisons par grâce royale* qui semblent bien merveilleuses en face d'affections aussi graves et aussi nettement caractérisées que celles que nous relevons dans les:

Miracles de saint-louis monies du xii^e^ siècle.

« *Entour l'an de Notre-Seigneur onzième sexante et quatorse ou sexante et quinze, avint que entre la feste de la Touzsainz et la fête de Saint-André, leva (survint) une maladie en la jambe senestre vers le jenoil à Jehan Dugué de la ville de Combrens, du dyocèse d'Orléans, en laqelle il ot (eut) plusieurs pertuis en la char, qui getaient hors moult de porreture et dessous le jenoil et dessus.*

Guérison par grâce royale. (Dupouy. *Le Moyen âge*, page 45).

Voilà à quoi se réduisait l'art chirurgical en Occident à la mort de Saint-Louis (1270) et avouons que si l'eau est un remède bien simple, celui qu'on emploie l'est encore plus, mais... les résultats en sont plus douteux. Soudain, il y a une réaction : Ça et là il doit y avoir des tentatives, ou des velléités de recherches sur le cadavre puisqu'en 1300, le pape Boniface VIII défend par édit la dissection. Immédiatement après, Mondinus, professeur à l'université de Bologne, a le courage de disséquer deux cadavres en public et d'en publier la description « qui n'a pas l'avantage, dit Sprengel, d'avoir été faite d'après nature. » Quelques années plus tard les préjugés disparaissent et la dissection est autorisée dans les Facultés de Paris et de Montpellier.

Cette date marque une reprise de l'art médical qui va bientôt voir d'illustres représentants : Nous sortons avec peine des ténèbres du Moyen âge, et des écrits soignés vont permettre de jeter un peu de lumière sur les idées médicales de cette époque. On traduit à nouveau les anciens, on compulse les livres d'Avianne,

médecin arabe qu'on avait pompeusement appelé le prince de la médecine, on revient aux théories d'Hippocrate et de Galien et, avec eux, les auteurs reviennent à l'emploi de l'eau.

Savonarola, médecin à Ferrare, écrit en 1436 un ouvrage remarquable pour le temps où il vante les bienfaits de l'eau (*De balneo aquæ frigidæ*): Il en signale les bons effets chez les malades qui ont un flux cholérique hémorragique et *chez les femmes qui ont une perte abondante.* (*Pratica canonica Joannis Michælis Savonarolæ*) *Lugduni,* 1560, in-8°.

Barzizi (1450), dans son *Introductor seu juana ad omne opus praticum medicinæ* ordonne l'eau en douches ascendantes contre les maladies de matrice.

Nous touchons à la Renaissance qui éclate en médecine comme dans les arts et les sciences; mais l'hygiène semble souffrir à ce moment: l'usage des bains et des coutumes hydrothérapiques est un peu négligé et si les *moralités* que représentaient les clercs de la Basoche avec leurs personnages allégoriques (Dîner gourmandise, goutte) avaient quelque influence au point de vue de la tempérance, il est à croire que les notions hygiéniques élémentaires étaient un peu méconnues car on peut s'en rendre compte en méditant sur ce « petit morceau littéraire » de Marie de Romieu dans son *instruction pour les jeunes dames,* 1490.

« *Encore ne faut-il pas faire comme quelques-unes*
« *que je cognois qui n'ont soin de se tenir propres*
« *sinon en ce qui paraît à découvert, se tenant ordes et*

« *sales au demeurant de ce qui est sous le linge. Mais*
« *je veux qu'une belle damoyselle se lave bien souvent*
« *d'eau où l'on aurait bouilli de bonnes senteurs, car il*
« *n'y a rien de si certain, que ce qui fait fleurir la*
« *beauté d'une jeune dame, est la propreté de se tenir*
« *nettement.* »

DUPOUY (*loco citato*).

CHAPITRE III

DE LA RENAISSANCE A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

La Renaissance vit le retour aux études classiques et au sentiment des beaux-arts, mais ce n'est que très lentement qu'on retournera aux saines idées en médecine et en chirurgie. Il y avait beaucoup à faire pour dessiller les yeux d'un peuple si longtemps laissé dans la nuit de l'ignorance et nous ne devrons guère nous surprendre des luttes énergiques que vont avoir à soutenir les esprits supérieurs qui veulent parler le langage de la raison.

L'Eau, après les quelques tentatives que nous venons de signaler, va de nouveau tomber dans l'oubli.

Si les thermes sont encore très courus on va bientôt les abandonner complètement. Ce sont pourtant des endroits charmants s'il faut en croire la « GÉNÉRALE DESCRIPTION DU PAÏS ET DUCHÉ DE BOURBONNAIS, PAR NICOLAS DE NICOLAY DAUPHINOIS, GÉOGRAPHE ORDINAIRE DU ROI CHARLES XI, ouvrage relaté et commenté par *Moreau de Néris* dans son étude « NÉRIS CAPITALE DES

Gaules », Paris 1902, à l'article « Bains de Néris en 1569 » :

« *Des galeries supérieures dominant les bains per-*
« *mettaient aux visiteurs de tenir conversation avec les*
« *belles nymphes des eaux vêtues d'une chemise flot-*
« *tante. Les matrones ont l'habitude de solliciter quel-*
« *que argent des seigneurs étrangers venus pour les*
« *visiter, et lorsque ceux-ci ont vidé l'escarcelle dans*
« *leurs mains, elles n'ont rien de plus pressé que*
« *de lancer des pièces d'argent aux jeunes filles qui*
« *sont dans les piscines. Il est plaisant alors de voir le*
« *jeu de Naïades qui relèvent à l'envi leur léger voile,*
« *pour recevoir la monnaie qu'on leur jette.... La vertu*
« *de ces eaux tant courues est sans pareille : elles ont la*
« *propriété merveilleuse de « favoriser singulièrement*
« *la multiplication de l'espèce humaine.* »

D'ailleurs ces mœurs ne sont pas particulières aux stations thermales, dans les « étuves » le même courant règne et Dupouy relate dans son livre sur *Le Moyen-âge* un arrêt royal des plus sévères visant les estuveurs qui font de leurs établissements des lieux de prostitution.

Outre ce motif, qui devait certainement éloigner des établissements hydrothérapiques un certain nombre de bourgeois, il faut tenir compte d'un autre motif que donne Scoutetten : « L'apparition brusque de la syphilis », *on avait l'habitude lorsque cette redoutable maladie éclata de prendre des bains en commun et on attribua à cet usage la propagation effrayante de cette affection.* » Un peu plus tard non seulement les bains

seront oubliés, mais les simples ablutions journalières aussi et les railleurs se gausseront de ces « gentes dames » qui ne se lavent pas et qui mettent sous leurs aisselles des éponges imbibées de parfum dont « les odeurs subtiles se mélangent à l'odeur de leur crasse.»

DUPOUY, *loco citato.*

On emploie bien l'eau en chirurgie, mais les audacieux ont compris qu'il fallait, pour frapper l'imagination seconder l'efficacité de l'eau par des conjurations et des charmes : d'où les fameuses réputations de *l'eau charmée ou conjurée.* Mais ce n'était pas seulement pour l'eau qu'on employait ces paroles magiques, on y avait aussi recours dans le pansement des blessures. Des hommes pansaient du secret et souvent ils étaient les médecins du combat et du duel. Si, à notre époque moderne cette dernière coutume a disparu, il n'est pas rare de trouver, tant dans les grandes villes que dans le fond des campagnes des empiriques qui pansent encore du secret et répandent à flot les prières, les croix et les onctions sur le corps de gens plus éclairés mais tout aussi crédules qu'en ces temps d'ignorance et d'erreurs

En dehors de la médecine, pourtant, certains esprits repoussent ces manœuvres et, dans un discours de Brantôme, nous en avons un cas bien net :

François de Guise dit le Balafré fut blessé à mort en 1563, par Poltrot de Méré. Il refusa de recevoir, au grand regret de Brantôme, un sieur ami M. de Saint-Just-Allègre :

« *Il était, dit Brantôme, fort expert en telles cures « de playes, par des linges et des eaux avec des paro-*

« *les prononcées et méditées. Il fut présenté à ce brave* « *Seigneur, pour le panser et le guérir; car il en avait* « *fait l'expérience grande à d'autres. Mais il ne le vou-* « *lut recevoir n'y admettre; et d'autant, dit-il, que* « *c'étaient en tous enchantements défendus de Dieu,* « *qu'il ne voulait autre cure n'y remede, sinon celui* « *qui provenait de sa divine bonté, et de ceux des chi-* « *rurgiens et médecins eslus et ordonnés d'elle, et que* « *c'en seroit ce qu'à elle lui plairoit, aymant mieux* « *mourir que de s'adonner à tels enchantements prohibés* « *de Dieu.* » (*Brantôme*, Discours 78).

Percy va nous donner la fin de l'aventure : « *L'illas-* « *tre lorrain, qui par scrupule, n'avait pas accepté* « *M. Saint-Just mourut le huitième jour d'une blessure* « *que les chirurgiens Pigray, Comteret et Hubert,* « *qu'on accusa d'être ennemis des pansements par l'eau* « *et trop incrédules sur leur efficacité, avaient solennel-* « *lement déclarée incurable et au-dessus de tout savoir* « *et pouvoir humain.* » (*Loco citato*, page 473).

A cette époque vivait en France un homme d'un esprit droit et éclairé, qui laissa derrière lui un véritable monument scientifique et, qu'à juste titre, on a appelé le Père de la chirurgie moderne : Ambroise Paré. Il doit sa gloire à deux importantes améliorations qu'il introduisit dans la pratique : le traitement des blessures d'armes à feu par pansement simple et la ligature des vaisseaux sanguins après l'amputation. Ses œuvres complètes comprennent trois volumes. On y trouve parmi les articles nous intéressant « *La méthode curative des plaies et des fractures de la tête humaine.* »

Mais dans son *introduction à la chirurgie* (tome I, p. 97.) *Œuvres complètes d'Ambroise Paré, revues et collationnés par Malgaigne 3 volumes in-8*, il nous expose ce qu'il pense des jongleries pratiquées lors du pansement des blessures avec l'eau :

« *Je ne veux laisser à dire, qu'aucuns guarissent les « playes avec eau pure, après avoir dit dessus certaines « paroles, puis trempent en l'eau des linges en croix et « les renouvellent souvent. Je dy que ce ne sont les paro- « les ny les croix, mais c'est l'eau qui nettoye la plaie, « et, par sa froideur garde l'inflammation et la fluxion « qui pourrait venir à la partie offensée, à cause de la « douleur. Cette guarison se peut faire lors que la plaie « est en une partie charneuse et en un corps jeune et « de bonne habitude et aux plaies simples.* »

Mais, Percy va nous dire dans quelles circonstances Ambroise Paré fut amené à se servir de l'eau dans le pansement des plaies :

« *Ce fut pendant la guerre d'Italie, sous François I^er^ que les chirurgiens français, tout remplis de leur Gui de Chauliac el de la doctrine des quatre maîtres, virent pour la première fois, panser, et, qui, plus est, guérir des plaies même d'armes à feu, avec l'une ou l'autre des applications dont il vient d'être parlé. (Huile et les feuilles de choux ou l'eau charmée). Ambroise Paré s'était cru assez riche lorsque après cette longue attente et des sollicitations de toute espèce il eut enfin appris la composition de ce baume (oleum catellorum) avec lequel un chirurgien italien très recherché, guérissait si bien les plaies d'arquebusades. Mais quand il vit l'eau simple*

opérer les mêmes merveilles, il ne put contenir ni son étonnement, ni son chagrin, et il crut qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans cette chirurgie, toute nouvelle pour lui et que, par principe de religion, il refusa d'abord d'adopter.

(Percy, *loco citato*, p. 472).

Il l'adopta si bien dans la suite, que nous avons vu de quelle façon il traite les charmeurs qui se servent de paroles et de croix pour panser les plaies. Il eut cependant à souffrir d'avoir adopté cette pratique et voici ce que rapporte Percy à ce sujet : « *Paré devait en vouloir un peu à cette pratique. Pendant le siège de Metz en* 1553, *il avait eu le désagrément de voir les blessés dont il méritait, à tant de titres, l'entière confiance, lui préférer trop souvent un certain ignorant et empirique (livre XI, chap. XV) appelé Maître Doublet, lequel était devenu chirurgien de M. de Nemours, et n'avait d'autres talents que de conjurer l'eau, le linge et la charpie destinée aux pansemens, ce qui lui réussissait très bien de l'aveu des contemporains, dans les blessures, même les plus graves. Voici ce qu'en rapporte Brantôme :* « DURANT LE SUSDIT ET TANT MÉMORABLE SIÈGE, ÉTAIT EN LA PLACE *un chirurgien nommé Doublet, lequel faisait d'estranges cures avec du simple linge blanc, et belle eau claire venant de la fontaine ou du puits. Mais il s'aydoit de sortilèges et paroles charmées ; et un chascun alloit à luy, bien qu'il fùst Maître Ambroise Paré, tant renommé depuis et tenu le premier de son temps* (Percy, p. 473).

L'histoire se renouvelle sans cesse et faut-il rappro-

cher les luttes qu'eut à soutenir le père de la chirurgie en cette occasion, de celles plus récentes des introducteurs de la chirurgie moderne.

Mais voici maintenant que, de tous côtés, on recommande l'emploi de l'eau dans le traitement des plaies. Un médecin italien, contemporain d'Ambroise Paré, Biondo (alias Blondi ou Blondus) se montre en Italie grand partisan de l'eau dans le pansement des blessures: « *L'eau froide, à son idée est le meilleur topique pour les plaies de toute espèce, mais il fait exception pour les plaies contuses et pour celles des nerfs et dans son enthousiasme il se dit l'inventeur de ce nouveau remède* — « *medicamento aquæ nuper invento* » (1542).

Peu de temps après l'apparition de son ouvrage, Fallopio disciple de Vésale fait paraître un travail « *Libelli duo, alter de ulceribus, alter tumoribus præter naturam* » *Venise*, 1563. Il recommande l'eau dans le traitement des ulcères et des tumeurs.

Enfin voici à la fin du XVI^e^ siècle un livre du plus haut intérêt publié par Palazzo : *De verâ methodo quibuscumque vulneribus medendi cum aquâ simplici. Pérouse*, 1570.

Avec cet ouvrage fortement inspiré de Celse on revient au traitement rationnel des plaies par l'eau : Scoutteten analyse cet ouvrage en ces termes :

« *Palazzo eut le bon sens et le courage de s'élever* « *contre les pratiques absurdes et superstitieuses en* « *usage de son temps ; il déclara que l'eau simple est un* « *excellent topique pour les plaies ;* IL APPRÉCIA TRÈS « BIEN L'INFLUENCE DES DIFFÉRENTES TEMPÉRATURES *et il*

« *prescrivit l'eau tiède toutes les fois qu'il y a séche-*
« *resse, tension, dureté et douleur.* »

Quelques années auparavant, Amatus Lusitanus de Forli dans son ouvrage *Curationem medicinalium centuriæ VII.* 1556. *Basileæ,* avait recommandé son emploi dans les ulcères, les abcès et les maux de sein des nourrices.

Les déclarations très nettes de Palazzo n'avaient pas suffi à convaincre, à faire abandonner les *Conjurations* et les paroles magiques dont on entourait les pansements.

Plus que jamais, en effet, des guérisseurs alchimistes abusaient de la crédulité du public en ajoutant à l'eau quelque substance — dont ils gardaient le secret, bien entendu — mais qui, « grâce à elles, rendaient le remède bien plus efficace ».

Jusqu'ici les chirurgiens étaient restés en dehors de toute polémique, quand, bientôt, leur camp fut scindé en deux partis : La lutte qu'ils vont engager va durer nombre d'années, et un chancelier va se trouver dans cette question de l'emploi de l'eau en chirurgie.

Henri III avait deux chirurgiens ordinaires : l'un François Martel, l'autre du nom de Dangaron. Le premier repoussait toute pratique charlatanesque et se fit le défendeur de l'eau simple, *exempte de conjurations et aucunement mixtionnée.* Marguerite de France prit cause pour lui parce que, de temps en temps, il plaçait sur son passage des blessés qu'il avait traités et guéris par l'eau (Percy).

En 1601, il publia un ouvrage intitulé : *Apologie pour*

les chirurgiens, où il expose sa théorie et engage nettement la lutte :

« *Je dy donc encore une fois, que j'ai traicté plu-*
« *sieurs playes avec l'eau seule et estant aux armées,*
« *dépourveu de tout autre remède, et en ay veu des suc-*
« *cès très heureux. D'en dire la raison je n'en suis pas*
« *tenu. Mais je pense qu'un des principaux moyens pour*
« *traiter la guérison des playes est de les tenir bien*
« *nettes ; or est-il que l'eau les nétoye et déterge bien*
« *fort. L'eau par sa froideur empesche l'inflammation,*
« *tempère l'ardeur des humeurs.* »

Est-il besoin de rapprocher cette conception de Martel des idées de Galien qui recommande l'eau froide contre « *l'inflammation où elle resserre les tissus.* »

Son collègue Dangaron soutenu par Dionise, chirurgien de Vendôme, combattit sa doctrine et se fit le champion des empiriques : Ce fut le chancelier Joubert qui trancha la question et si, par sa charge, il devait manquer plutôt de compétence, avouons qu'en l'occasion la justice du chancelier fut bien éclairée et qu'il ne fut guère doux pour les partisans de Dangaron :

« *Pour dire ce qui m'en semble, on peut guérir par-*
« *faitement l'arquebusade et autres plaies telles que*
« *dessus, avec de l'eau simple et il n'y aurait ni en-*
« *chantement ni miracle, ainsi que la plupart des idiots*
« *se le sont persuadés.* » (Sentence de deux belles questions sur la curation des arquebusades et autres plaies. Lyon 1581)

Malgré cet arrêt la question n'est pas vidée et nous la voyons encore à l'ordre du jour peu de temps après.

Cette fois, les idées empiriques sont soutenues d'un côté par la faculté, de l'autre par l'Église : Rodolphe Goclenius, professeur en médecine, et le père Jean Robert, docteur en théologie de la société de Jésus, puis paraît un nouveau travail. *De magnetica vulnerum curatione* (1655) de Jean-Baptiste Van Helmont, qui soutient énergiquement leur thèse et fait le panégyrique de la fascination du charme, des paroles sympathiques et cet ouvrage eut raison des chirurgiens rationnels.

Quelques années plus tard Floyer publiait, en Angleterre (1697), un ouvrage qui eut un grand succès, sur *Le bon emploi des bains chauds, froids et tempérés.* Il s'y montrait grand partisan de l'eau froide : en ce qui nous concerne remarquons qu'il en recommande l'emploi dans les maladies des voies urinaires, dans les hémorroïdes. Malgré la vogue de son ouvrage ses préceptes furent peu suivis, car la mode en médecine est plus au quinquina qu'aux bains froids et les vieilles recettes de pharmacopée galénique sont encore fort en honneur, même le bouillon de vipères dont M^me^ de Sévigné écrit une si brillante recette, lui qui redonne à M^me^ de la Fayette *une âme et des forces à vue d'œil.*

D'ailleurs d'un mot l'illustre Haller cingle l'ouvrage de Floyer en ces termes :

Denique ipsam pestem balneo frigidor expugnare vult : Il veut chasser la peste elle-même avec le bain froid.

Le XVIII^e^ siècle devait de nouveau revoir l'eau entrer en faveur dans le domaine chirurgical. Dès le commen-

cement de ce siècle un illustre médecin de l'Allemagne, Hoffman, va dans le domaine de la médecine tenter la rénovation des bains qui sont déjà oubliés en dépit de Floyer.

Certains auteurs considèrent que c'est une ère nouvelle qui commence par la méthode hydriatique et bientôt toute l'Europe va retentir du succès de ce traitement. Son livre fut publié, en 1712, sous le nom de *De aqua medicina universali.* Le début de sa dissertation est assez curieux à citer car il nous donne bien le ton des idées médicales du jour. Hoffmann cherche la pierre philosophale de la médecine : « Le médecin qui aurait assez de bonheur ou de génie pour découvrir un remède à tous les maux mériterait une hécatombe. » Ce remède n'existe pas, mais il affirme que l'eau est un remède universel et il définit ainsi sa pensée :

Certe illud non aliud, nostro quidem judicio, est quam aqua communis.

L'autorité de Hoffmann qui était professeur à l'Université de Halle et la simplicité du traitement qu'il préconise font le succès considérable de cette méthode qu'il renouvelle. Aussi à partir de cette époque les auteurs qui s'occupent de la question de l'eau en médecine ou en chirurgie deviennent fort nombreux tant en France qu'à l'étranger. L'ouvrage de Hoffmann est donc une date dans l'histoire de l'eau mais comme son ouvrage tient plus à la médecine qu'à la chirurgie, nous nous contenterons d'en donner simplement cette appréciation un peu dure de Scoutteten qui, pourtant, en maints passages de son livre, semble un profond admirateur.

« *Quoique Fr. Hoffmann doit être cité pour son talent* « *d'observation, la sagesse de son jugement et son* « *amour de la vérité ; quoiqu'il tienne avec justice l'un* « *des premiers rangs parmi les médecins dogmatistes, il* « *faut reconnaître qu'il se laissa souvent entraîner par* « *des idées d'humorisme et que les explications qu'il* « *donne, touchant la nature des maladies se ressentent* « *souvent de l'inexactitude de cette doctrine. Quant à* « *une doctrine sur l'action de l'eau, Hoffmann n'en donne* « *pas ; il énonce des faits, il les renferme dans des phra-* « *ees aphoristiques, et quand il va au delà c'est pour* « *revenir à la comparaison des rouages de notre corps* « *à ceux d'une machine qui a besoin d'être sans cesse* « *humectée afin de diminuer l'usure produite par les* « *frottements* » (*Loco citato*).

C'est qu'en effet à cette époque en médecine comme en chirurgie, les idées humorales régnaient toujours et pour bien voir quels progrès la chirurgie va faire pendant ce siècle, nous allons citer un passage d'un chirurgien de l'époque qui nous édifiera nettement.

Il est extrait des *Réflexions anatomiques en forme de lettre ou analyse à la dissertation de M. Morand sur la taille en haut appareil par Rameau* 1729. Morand, chirurgien de l'hôpital de la Charité et secrétaire de l'Académie de médecine, vient de faire le premier en France la taille au haut appareil, mais il l'a rejeté pour les enfants : Rameau chirurgien de Montpellier l'accepte et en voici les raisons : « *Chez les enfants les* « *solides sont mous et souples sans être relâchez, les* « *liquides sont tout remplis d'esprits qui ne tendent qu'à*

« *s'exalter... les uns sont doux, pituiteux, balsamiques,*
« *peu capables, par conséquent d'irriter les parties... le*
« *sang se purifie des qualitez morbifiques, les enfants*
« *ne sont pas travaillez de leurs passions...* ».

En entendant soutenir de telles idées on se croirait transporté au moyen âge et l'on est tout surpris quand on voit les chirurgiens de cette époque, encore tout imbus de ces idées humorales, laisser des techniques opératoires où sont des recommandations qu'on croirait écrites d'hier : Nous en extrayons un passage de la *Nouvelle manière de faire l'opération de la taille pratiquée par M. Douglas, traduit de l'anglais*, 1724. Douglas vient d'exposer qu'après avoir introduit une sonde dans la vessie et l'avoir relié à une seringue pleine d'eau tiède par un « tuïau flexible » fait d'une uretère de bœuf, on pousse l'injection et on fait la première incision cutanée de la taille : Laissons lui la parole à ce moment :

« *Continuez l'incision jusqu'à ce que vous puissiez*
« *sentir distinctement la fluctuation de la liqueur dans*
« *la vessie par le moïen de vos doigts* (*ce qui arrivera*
« *avant qu'on ait achevé d'ouvrir les muscles*). Ensuite
« essuïez le sang avec une éponge trempée dans de
« l'eau chaude ; *après cela vous prenez le second bistouri*
« *dont vous placerez le dos au milieu des os du pubis,*
« *faites glisser sa pointe vers le col de la vessie jusqu'à*
« *ce que vous aïez pénétré dans la cavité de ce viscère*
« *ce qu'on connaît par la sortie de l'urine.* »

En 1708, nous ne ferons que signaler un opuscule du chirurgien Saucassani qui ne parle qu'accidentellement

de l'emploi de l'eau froide en chirurgie. Mais le travail de Lamourier : *De l'usage de l'eau commune en chirurgie,* 1752, attire de nouveau l'attention des médecins sur l'usage de ce simple topique. C'est une simple dissertation qu'il lut devant la société royale de chirurgie de Montpellier : Bientôt un incident remarquable vient favoriser le dessein de Lamourier et remettre en honneur l'eau en chirurgie.

Percy dans son article « Eau » (*Dictionnaire des sciences médicales,* tome X, édit. 1814), le rapporte tout au long. Le duc d'Orléans avait reçu une blessure au métacarpe et les accidents qui survinrent furent si graves que son médecin Chiron, sur le conseil de ses confrères, allait proposer l'amputation :

« *Ce prince dut la vie et la conservation de son bras* « *aux applications, affusions et immersions d'eau ; et* « *nulle autre remède ne put partager avec elle la* « *gloire d'une cure si brillante. Cet événement, qui* « *eut tout Paris pour témoin et que les journaux firent* « *connaître à l'Europe entière concourut puissamment,* « *avec les efforts de Lamourier à donner à nouveau* « *l'éveil aux gens de l'art sur l'injuste désuétude où* « *ils avaient laissé tomber l'eau.* » (Percy, *loco citato*).

Cependant les chirurgiens allemands marchaient en avant pour mettre, eux aussi, en honneur l'eau dans le traitement des blessures. Coup sur coup Heister, Platier (1745), Richter, Schmucher (1774-1789), font paraître des travaux dans les revues allemandes et vantent les excellents résultats qu'ils ont eus en se servant de l'eau comme topique. En 1776, Theden, dont Frédéric II,

fit, en 1786, le premier chirurgien général des armées prussiennes fait paraître dans un ouvrage traduit en français sous le nom de *Progrès ultérieurs de la chirurgie, ou remarques et observations nouvelles de M. Theden par Chayron-Bouillon*, 1777, une série de faits intéressant la question. Il rapporte, en détail, « l'observation d'un sous-officier du régiment de cuirassiers de Budenbroock, qui, en 1742, fut atteint d'une inflammation excessivement violente de toute la jambe s'étendant jusqu'à l'abdomen ». La guérison fut rapide et complète grâce à l'enveloppement des parties enflammées dans un drap trempé d'eau froide.

Enfin avant de revenir en France citons encore le travail de Danter de Gœttingue (1780), qui conseillait dans la plupart des maladies extérieures de l'œil, « surtout celles où il y a ramollissement de la cornée et relâchement de la conjonctive », les bains d'eau froide.

En France, malgré les travaux que nous avons cités, malgré l'éloquent plaidoyer de Lamourier, l'usage de l'eau dans le traitement des blessures est complètement oublié. Pourtant, de tous les côtés en médecine, aussi bien en France, qu'en Angleterre, qu'en Italie, qu'en Allemagne la méthode hydriatique fait des progrès considérables, de tous côtés paraissent des livres documentés sur l'histoire médicale de l'eau et le parti qu'on peut tirer de cet agent dans les différentes affections médicales. Nous citerons entre autres et parmi les plus importants : Vallisneri de Venise qui publie en 1733, un traité très documenté sur L'histoire de l'eau

dans l'antiquité et renovait son emploi ; Moneta de Varsovie (1776) ; Wright en Angleterre (1786), qui, après une cure admirable qu'il avait obtenue en 1777 sur lui-même d'abord, et sur plusieurs matelots ensuite, se décida, en 1786, à faire paraître des observations que l'on « *trouva d'un caractère si singulier, si nouveau qu'elles attirèrent l'attention publique* ».

Voilà donc le traitement hydrothérapique dans les affections aiguës que nous avions vu si florissant à Rome de nouveau à la mode à la fin du XVIII^e^ siècle, après avoir été longtemps, sinon méconnu, du moins bien peu en faveur. Par contre, l'eau, en chirurgie, est presque totalement oubliée en France, en dépit du travail de Lamourier qui date de 1752, et malgré la guérison si retentissante du duc d'Orléans.

A ce moment, un accident très grave survenu le 4 juin 1785, lors d'expériences d'artillerie faites à Strasbourg, va de nouveau remettre ce traitement en honneur. Mais par un singulier hasard des choses d'ici-bas, alors que jusqu'à ce jour nous avons vu tous les chirurgiens lutter contre le charlatanisme éhonté des empiriques charmeurs et faiseurs de prières, c'est en voyant opérer un de ces « enchanteurs » que les successeurs d'Ambroise Paré vont avoir l'idée de revenir à ce simple traitement des playes et arquebusades.

Lors de cet accident, plusieurs canonniers du régiment de Metz — et parmi eux se trouvait l'illustre Pichegru alors simple soldat — furent purement blessés et transportés à l'hôpital de Strasbourg. Le chirurgien en chef de l'hôpital se nommait Lombard, et Percy, qui rap-

porte tout au long ce récit dans l'article que nous avons cité plus haut, était chirurgien-major au régiment de Berry dans cette même garnison.

La nouvelle de l'accident fit grand bruit en Alsace et un meunier des environs vint trouver M. l'Intendant de la province, le suppliant de lui permettre de panser les canonniers avec de l'eau ordinaire *qu'il savait rendre infaillible* pour la guérison de toutes sortes de blessures. M. l'Indendant ordonna que les canonniers lui fussent livrés pour qu'ils soient soignés exclusivement par lui...

« *Le bonhomme se mit à laver leur plaie avec de l'eau de rivière, dans laquelle marmotant entre ses dents quelques mots inintelligibles, et faisant divers signes, tantôt d'une main et tantôt de l'autre, il jetait une très petite pincée d'une poudre blanche que nous reconnûmes être l'alun ordinaire. Après les avoir bien lavés et baignés, il les couvrait du linge et la charpie, que les dames de la ville lui procuraient en abondance et qu'il trempait dans son eau, toujours en gesticulant et prononçant à voix basse les paroles sacrées.* »

Les blessures des canonniers étaient très graves et l'on pensait être obligé de désarticuler les mains de six d'entre eux. Cinq avaient des blessures très étendues au bras avec des contusions considérables, mais le résultat fut étonnant ; laissons d'ailleurs Percy terminer sa curieuse observation :

Dans la crainte que nous ne rompissions le charme, on nous écartait des pansements et il ne nous fut permis d'y assister que le douzième, le vingtième et le

trente-et-unième jour, afin de nous assurer de l'état des plaies, qui, ayant suivi une marche régulière furent toutes cicatrisées en six semaines, sans avoir causé de grandes douleurs et sans qu'on y eût appliqué autre chose que de l'eau préparée comme il a été dit et toujours médiocrement froide. On ne les découvrait qu'une fois par jour, mais de trois heures en trois heures, on avait soin de les arroser avec la même eau, que le meunier appelait son eau bénite (Weihwasser) et qu'en effet il semblait composer de même avec du sel, des gestes et des paroles. Cette leçon ne fut pas perdue pour nous. »

Peu de temps après, en effet, tandis qu'on recommençait au polygone de Strasbourg les expériences qui avaient été interrompues par cet accident, Lombard, eut l'occasion d'essayer à son tour le traitement du meunier en supprimant les charmes et la poudre secrète. Il eut en deux mois à donner ses soins à trente-quatre blessés et Lombard les soigna en présence des chirurgiens majors des régiments qui, comme Percy, « *Étaient curieux de suivre cette espèce particulière de traitement, laquelle, bien entendu, fut modifiée selon la nécessité et les indications et c'est ce qui établira toujours, dans les mêmes circonstances, la supériorité de l'homme de l'art sur l'empirique. Les blessés furent pansés, tantôt avec de l'eau un peu tiède, tantôt avec de l'eau froide, selon l'état de leur plaie ; les parties furent soutenues avec des attelles et autres moyens mécaniques appropriés aux cas...* » La guérison fut rapide, on en fit un procès-verbal très détaillé et, dès

lors, *le merveilleux des cures s'évanouit et le meunier déçu s'en retourna à son moulin.* »

N'oublions pas le mot de la fin : *Monsieur l'Intendant qui resta à Strasbourg,* PERMIT POUR TOUJOURS *aux chirurgiens, de panser leurs blessés comme ils l'entendaient.* » (Percy, *loco citato*).

La publication des brillants résultats de Lombard ne se fit pas attendre longtemps et en 1786 parut son *Précis sur les propriétés de l'Eau simple employée comme topique dans la cure des maladies chirurgicales* (1).

Dans la première partie de son ouvrage il donne une histoire de l'emploi de l'eau en chirurgie, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes ; puis il arrive à ses observations et signale les résultats qu'il a obtenus dans les contusions, les infiltrations sanguines, dans la réduction de la hernie étranglée par applications d'eau froide, de neige ou de glace.

Dans la deuxième partie, il préconise l'emploi de l'eau dans diverses affections chirurgicales et signale ses bienfaits dans les plaies par armes à feu.

Son ouvrage, qui est le travail le plus documenté qui soit paru jusqu'à ce jour sur la question, est suivi d'une lettre de Chaussier qui signale des faits intéressants venant s'ajouter aux justes remarques de Lombard. Nous ne signalerons que celui qui a trait aux cas d'hémorragies dans le post-partum :

1. Ce mémoire fait partie d'un ouvrage intitulé : *Opuscules de chirurgie sur l'utilité et l'abus de la compression et les propriétés de l'eau chaude et froide*, par Lombard, 1 vol. in-8°, Strasbourg, 1786.

Si l'inertie de la matrice était considérable, si, malgré les premières applications de l'eau froide, le sang continuait à s'échapper, il ne faut pas hésiter à introduire exactement un tampon dans le vagin ; mais pour en seconder l'effet il faut en même temps s'opposer au relâchement de la matrice, y rappeler l'action, rétablir l'ordre et la régularité dans le système nerveux : c'est ce que l'on obtient encore par l'usage combiné et soutenu de l'application des linges trempés dans l'eau froide sur le ventre, sur les lombes...

De cette analyse et des faits que nous avons essayé de mettre en lumière on serait tenté de croire que désormais l'emploi de l'eau en chirurgie est une chose acquise. Hélas, il n'en est rien, les conseils de Lombard n'ont que bien peu d'échos. Mieux encore, son ouvrage semble si bien ignoré des chirurgiens que, quatorze ans après son apparition, dans un ouvrage intitulé : *Avis aux chirurgiens pour les engager à accepter et à introduire une méthode plus simple, plus naturelle et moins dispendieuse dans le traitement des plaies de V. Kern*, 1809, cet auteur prétend que c'est lui qui a découvert le pansement des blessures par l'eau. Voici d'ailleurs comment il s'exprime à ce sujet :

Instruit par une expérience de dix ans, je n'expose MA NOUVELLE MÉTHODE *que pour adoucir les maux des blessés, pour préserver leurs jours des dangers auxquels de mauvais principes peuvent encore les exposer; et, ce qui est bien plus important aussi, pour épargner à l'État l'inutile dépense de millions.*

Et nous sommes en 1809, à moins d'un siècle de notre

époque ! C'est d'ailleurs cette vacillation continuelle, ces alternatives de hausse et de baisse dans l'emploi de l'eau en chirurgie sous les influences les plus diverses qui nous a conduit à séparer dans un chapitre le XIX^e^ siècle du précédent : l'esprit de suite y fera moins défaut et il conduit aux débuts de la chirurgie moderne dans laquelle l'eau tient une si grande place.

CHAPITRE IV

LE XIX^{e} SIÈCLE JUSQU'A LA CHIRURGIE MODERNE

L'histoire de la chirurgie au XIX^{e} siècle se scinde en deux périodes bien distinctes : la première s'étend jusqu'à la découverte de la méthode antiseptique, la seconde embrasse l'histoire de ces cinquante dernières années, époque où la chirurgie a marché à pas de géant pour devenir l'art magnifique qu'il est à l'heure actuelle. C'est pour bien marquer ces deux périodes que nous nous sommes décidé à faire du XIX^{e} siècle deux chapitres distincts : Dans l'un, après les périodes d'égarement que nous avons tracées et pendant lesquelles, l'eau subissant les caprices du temps apparaissait puis disparaissait tour à tour de la scène chirurgicale, nous verrons qu'elle entrera pleinement dans le domaine de la chirurgie et partagera la vogue dont elle jouit en médecine où elle sera à son apogée au moment de Preissnitz. Dans l'autre chapitre, nous verrons qu'après une époque de tâtonnement où l'esprit scientifique révo-

lutionné par de retentissantes découvertes se guide vers de nouvelles théories, quel prestige considérable l'eau prendra en chirurgie, et quelle place importante elle tient dans la chirurgie moderne.

Et d'abord, dès le début de ce siècle, nous avons à parler d'un travail dont nous avons souvent cité des passages et qui est digne du plus bel éloge tant par sa documentation que par la façon dont il est présenté : *C'est l'article de l'eau de Percy. Dictionnaire des sciences médicales* (1714). Jugeant ce travail Scoutetten en dit : « *Il est non moins remarquable par l'érudition que par la sagesse des préceptes et contient une foule de faits du plus haut intérêt.* (Page 198, *Loco citato*). Il renferme une partie historique écrite avec un grand soin de documentation et avec beaucoup d'esprit, et une partie pratique où Percy indique l'emploi qu'*il fait de l'eau froide ou tiède, selon l'exigence des cas, dans toutes les blessures, souvent même lorsque leur gravité semble indiquer l'amputation.* Voici d'ailleurs un des passages où il fait cette apologie de l'Eau :

C'est principalement dans les plaies avec déchirement des membranes, des aponévroses, des tendons que l'eau a le plus d'efficacité. Avec elle, j'ai sauvé, dans une foule de circonstances, où aussi bien je n'avais pas d'autre secours à ma portée, des membres, et surtout des mains et des pieds, qui étaient à tel point dilacérés et maltraités, qu'il paraissait imprudent d'en différer l'amputation. De longues immersions dans de l'eau froide ou dégourdie, selon la saison et l'opportunité des lieux : l'application d'éponges ou de linges épais imbibés d'eau;

l'eau, enfin, sous toutes les formes, prévenait ou modérait les accidents ; contenait dans de justes bornes, l'irritation et l'inflammation ; amenait une suppuration aussi bonne que le comportait la nature des parties et j'obtenais une guérison que nul autre moyen ne pouvait disputer à l'eau, puisque je n'avais eu de recours qu'à elle, p. 483.

Toutes ces théories n'ont pas lieu de nous étonner ; nous nous rappelons, en effet, d'avoir vu précédemment, en 1785, Percy, alors chirurgien major du régiment du Berry, apprendre à traiter par l'eau les blessés que Lombard avait dans son service de l'hôpital de Strasbourg. Depuis il avait, en présence des superbes résultats obtenus, continué cette pratique et voici qu'une nouvelle affaire met au comble la confiance qu'il a dans ce liquide.

Parmi les miracles que j'ai vu opérer à l'eau dans les plaies d'armes à feu, je citerai la guérison de près de soixante jeunes volontaires d'un bataillon qu'on appelait du Louvre, lequel étant parti de Paris les premiers jours de décembre 1792, *immédiatement après sa formation, fut commandé, le jour de Noël, pour l'assaut de la montagne verte, près de Trèves. L'ennemi placé sur la hauteur, fut un peu soutenu par lui, et la plupart de ces adolescents furent blessés aux pieds. On en conduisit beaucoup à l'hôpital militaire de Sarrelouis, où l'on ne put en sauver que quelques-uns sans l'amputation. Les autres restèrent au couvent de Consarrebruck, avec deux chirurgiens allemands, chargés de leur donner des soins. Là, par mes conseils, et peut-être*

à défaut d'autres médicaments, on ne cessa de leur baigner les pieds, de les leur doucher avec de l'eau à peine dégourdie, et de les couvrir de compresses toujours imbibées de la même eau. Il ne leur fut pas fait d'autre pansement et j'atteste qu'il n'en mourut que quatre dont deux de la fièvre traumatique qui bouleversa et força d'interrompre le traitement aqueux des plaies; un de diarrhée colliquative; et le quatrième de trismus. Tous les autres furent très bien; la plupart même n'eurent point d'ankylose, quoiqu'ils eussent eu les pieds traversés dans tous les sens, avec déchirement des tendons, aponévroses et ligaments, et avec fracas des os, soit du tarse, soit du métatarse.

Telle est l'opinion de Percy sur l'emploi de l'eau en chirurgie et après d'aussi merveilleuses cures peut-on s'étonner de ce cri qui résume toute sa pensée :

« *Sydenham disait qu'il renoncerait à la médecine, si on lui ôtait l'opium. Pour moi j'aurais abandonné la chirurgie des armées, si on m'eût interdit l'eau.* »

Le chaleureux plaidoyer de Percy ne fut pas suffisant pour faire adopter l'eau d'une façon générale mais à partir de cette époque les ouvrages traitant la question vont être plus nombreux et nous allons entrer dans une période où, aussi bien en médecine qu'en chirurgie elle tiendra une large place dans la thérapentique.

En 1834, le Dr Tanchon publie à Paris un ouvrage : *Du froid et de son application dans les maladies.* L'eau est presque toujours l'intermédiaire auquel il a recours pour appliquer le froid et il recommande l'emploi de ce liquide dans les contusions, les plaies contuses,

l'érysipèle, le phlegmon, la brûlure, *il recommande la glace sur l'abdomen dans les péritonites* (page 72), il dit qu'avec ce moyen il n'a jamais perdu un malade dans cette affection. Il résume cette partie de son livre en ces mots : « *Le froid est l'antidote naturel de l'inflammation* (page 128) ».

On présente, à ce moment, quelques thèses à Paris et à Montpellier sur l'action de l'eau dans le pansement des blessures mais Boyer n'en parle pas dans sa *grande chirurgie*, et voici le seul passage que l'on rapporte de Samuel Cooper concernant l'utilité de l'eau froide. Nous l'avons extrait du « *Journal des connaissances médico-chirurgicales* de A. Trousseau, Lebaudy et Gouraud, avril 1844 à l'article de *Wertheim* APHORISMES SUR L'UTILITÉ DE L'EAU FROIDE :

Dans tous les cas de contusions et de toute autre lésion à l'extérieur et surtout lorsqu'il y a commotion des organes intérieurs, tels que le foie, les reins, etc., il ne faut jamais négliger d'appliquer des compresses d'eau froide sur la partie souffrante.

En 1832, Serre d'Uzès propose, dans le *Bulletin général de thérapeutique* tome I^er^ pages 54 *et* 125, de traiter la gonorrhée par des courants d'eau tiède en et 1835, il envoie un mémoire à l'Institut pour le prix Montyon intitulé *Du traitement des rétrécissements du canal de l'urèthre par les courants continus d'eau tiède.*

Il est à croire, néanmoins, que les ouvrages de Lombard et de Percy n'avaient pas eu grande répercussion en chirurgie ou que les chirurgiens ne connaissaient guère la question de l'histoire de l'eau puisqu'on lit

dans le *Bulletin général de thérapeutique* de 1834, tome VI, page 212 un article sous la signature du Dr Roguetta où cet auteur dit qu'il vient de trouver un NOUVEAU moyen très efficace pour faire avorter le panaris : C'EST L'EAU FROIDE EMPLOYÉ EN ASPERSIONS *continues sur le doigt attaqué de panaris.*

Néanmoins cette année 1835 devait voir apparaître deux ouvrages importants touchant à l'emploi de l'eau en chirurgie. Déjà l'année précédente Roguetta, dans un article du *Bulletin général page* 183, *tome VI,* 1834, intitulé : « *Traitement des fractures compliquées par les arrosions continues d'eau froide* », avait indiqué comment le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Breschet, emploie depuis le mois de janvier 1834 ce moyen qui donne les meilleurs résultats. Roguetta dit que Breschet tient « la première idée de l'arrosion permanente d'eau froide dans le traitement de quelques lésions traumatiques de M. Josse, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Amiens. Il ajoute que depuis plusieurs années quelques praticiens à Paris traitent les plaies d'armes à feu par des applications répétées d'eau tiède ».

L'énoncé de ces petits détails ne manque pas d'intérêt car voici M. Bérard qui publie en janvier 1835, dans les *Archives générales de médecine* 2e série, tome VII, page 317, un article intitulé : *Mémoire sur l'emploi de l'eau froide comme antiphlogistique dans le traitement des maladies chirurgicales* et qui réclame la priorité pour l'emploi de l'appareil à arrosion (simple seau, plein d'eau, suspendu au-dessus de la partie

malade et avec syphon de verre qui fait tomber l'eau goutte à goutte). Il déclare aussi que ses observations premières datent du 20 octobre 1833, tandis que celles de M. Breschet ne remontent pas au-delà du mois de janvier 1834.

Est-ce que cette question de priorité va allumer la guerre dans le camp des chirurgiens ? Non, heureusement car voici que paraît un ouvrage du plus haut intérêt et qui remet les choses au point en apprenant à M. Breschet que cette méthode est employée depuis longtemps en province. En 1835, en effet, paraissait les MÉLANGES DE CHIRURGIE PRATIQUE. *Emploi de l'eau par la méthode des affusions d'après la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu d'Amiens et les leçons de M. Josse père par Josse fils.* (Un volume in-8° avec 8 figures, Paris, 1835). Cet ouvrage fait grand bruit et les journaux de médecine de l'époque en font un brillant éloge : Nous en extrayons ce passage d'un article de A. Lenoir prosecteur de la faculté de Paris

Lenoir commence par passer en revue toutes les facultés de médecine de France et lorsqu'il a fait l'éloge de chacune d'elle et mit celle de Paris en apothéose, il ajoute :

Amiens, jusqu'ici, n'était connu que par les ouvrages dont un médecin aussi exact observateur que bon écrivain, M. Barbier, a enrichi la matière médicale et la nosologie ; il peut aujourd'hui se glorifier, à juste titre, de posséder un chirurgien tout aussi instruit dans son art, tout aussi bon observateur que le médecin qui, seul auparavant faisait la gloire du pays. M. Josse père,

peut, comme chirurgien, être placé à côté de M. Barbier médecin ; la chirurgie de l'hôpital d'Amiens marche l'égale de la médecine ; c'est, du moins, ce que nous a prouvé la lecture du livre dont nous avons à rendre compte. (*Journal de médecine Paris,* septembre, 1835).

C'est assez dire la vogue que l'ouvrage eut à cette époque : Il compte 358 pages et contient quatre mémoires dont les trois premiers touchent à différentes questions de chirurgie.

Le quatrième est employé à démontrer l'utilité de l'eau froide dans le traitement de plusieurs maladies chirurgicales telles que les plaies simples et les plaies contuses, les brûlures, le phlegmon. Son appareil est « constitué par un vase portant un robinet et placé au-dessus du malade ; le membre repose sur une toile cirée qui reçoit l'eau et la conduit dans un autre récipient placé dans ce but. »

Laissons juger cette méthode et cet ouvrage par un de ses contemporains : (Scoutetten, *loco citato,* p. 204).

Le principal mérite de cet écrit est de présenter, comme méthode générale, le moyen de soumettre les maladies inflammatoires des jambes à l'action d'une affusion continue. M. Josse n'emploie jamais les affusions sur le tronc, mais il n'hésite pas à les continuer sur les membres malades pendant quelques jours et au besoin pendant plusieurs années jusqu'à ce que l'inflammation paraisse apaisée et si après avoir suspendu le remède, le mal revient de nouveau il recommence les affusions.

Il faut savoir beaucoup gré à M. Josse d'avoir présenté un nouveau mode d'application d'eau froide dans

les affections externes; aussi tous les journaux de l'époque l'ont-ils félicité du service qu'il a rendu à l'humanité. Eh bien ! malgré l'utilité de l'invention, et le concert presque unanime des écrivains et des praticiens, ce moyen n'a pas tardé à être négligé et presque totalement abandonné. L'oubli est arrivé à ce point que je puis affirmer après avoir visité les principaux hôpitaux de l'Europe qu'il n'existe pas aujourd'hui un seul praticien qui en fasse la base de sa thérapeutique dans le traitement des fractures compliquées et des accidents chirurgicaux inflammatoires. A quelle cause tient ce résultat ? Il y en a sans doute plusieurs : la principale doit venir de la difficulté de se procurer instantanément un appareil convenable et de maintenir jour et nuit dans une immobilité complète, la partie sur laquelle on fait tomber l'eau.

La vérité est, en effet, que l'ouvrage de Josse, que Gerdy avait analysé et qu'il avait fait suivre de quelques remarques pratiques, fut totalement oublié jusqu'au moment où les succès hydrothérapiques d'un simple paysan de la Silésie, Preissnitz, eurent appelé l'attention de tout le monde médical et remis en honneur une thérapeutique aussi simple que bonne.

Sans doute, on trouve encore quelques articles sur l'emploi de l'eau en chirurgie, mais les paroles de Scoutetten que nous rappelons plus haut, montre assez que la mode en est passée :

Nivet publie dans la *Gazette médicale de Paris*, 1838, page 36 et 50. *Un mémoire sur l'emploi des irrigations continues d'eau froide dans le traitement des fractures*

compliquées qui est sans grand intérêt; Foucault une *Observation sur un cas grave de métrrohagie, traitée avec succès par les irrigations continues froides.* (*Gazette médicale,* Paris, 1838, page 183), et H. de Balestrier en 1843 envoie une lettre au directeur du *Journal de Médecine* sur les « *Douches d'eau froide dans la réduction du paraphimosis* ». (*Journal de Médecine,* n° 4, avril). Cette lettre nous a paru intéressante et nous en citerons l'un des principaux passages. Il s'agit d'un soldat atteint de gonorrhée, qui eut un paraphomosis et que Balestrier eut occasion d'observer tandis qu'il « était interne aux hôpitaux de Nîmes. »

Avant d'envoyer le malade à l'hôpital, dit-il, un des chirurgiens du régiment avait tenté la réduction, mais sans succès, malgré plusieurs scarifications faites sur le bourrelet séreux qui entourait le gland. Nous essayâmes à notre tour la réduction forcée, mais nous n'eûmes pas plus de succès que notre confrère, quand nous eûmes l'idée d'employer l'eau froide pour obtenir une diminution dans le volume du gland. Cet organe était enflé, violacé et le siège de vives douleurs, l'eau avait à peine frappé le gland depuis quelques minutes qu'il pâlit, se flétrit et diminua considérablement de volume; cinq ou six minutes après la diminution était telle qu'il nous fut facile d'opérer la réduction et qu'elle eut lieu presque sans souffrances, à la grande satisfaction du malade qui avait beaucoup souffert dans les tentatives qu'on lui avait faites.

Cette lettre, qui date de 1843, alors que l'observation qui en fit l'objet datait d'un « certain nombre

d'années » montre combien, à ce moment, la mode était toute à l'hydrothérapie, puisqu'on publiait d'anciens succès qu'on lui avait dû et qu'on avait négligé de reconnaître sur le moment.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que le succès de la méthode hydrothérapique fut aussi complet que possible : il y eut des dédaigneux, il y eut des jaloux, même une fois que la méthode eut fait ses preuves et eut été vantée par les plus grands noms de la science médicale : Nous plaçons ici, à titre de curiosité, cette phrase d'un article de Morel paru dans le (*Journal de Médecine* de 1847 (page 100) *sur l'emploi de l'eau froide considéré dans ses rapports avec la physiologie et la thérapeutique.*

« *Tout le monde sait que le mouvemcnt thérapeutique qui travaille aujourd'hui l'Allemagne et qui semble vouloir s'étendre en France a pris naissance dans les montagnes de la Silésie. Un simple paysan, dont on ne cherche pas à cacher l'ignorance, serait, au dire de plusieurs, l'auteur d'un mode de guérison pour offrir à tous les maux futurs une panacée universelle.*

Quel est donc ce mouvement ? quel est donc ce paysan ?

C'est ici que se place l'ouvrage d'un homme dont nous avons si souvent parlé : Scoutetten, premier professeur et chirurgien en chef de l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg. Son livre qui nous aidera à répondre à ces deux questions comprend certaines tares au point de vue de la division, mais il a l'énorme mérite d'une documentation savante et sa lecture permet

d'avoir une idée très nette des résistances qu'on fit d'abord à l'hydothérapie en France.

Depuis l'apparition de l'hydrothérapie, dit-il dans sa préface, le public conduit par le sentiment instinctif des choses utiles a favorablement accueilli ce traitement. Les médecins l'ont généralement repoussé ; les corps savants, interrogés sur cette question par le Ministre de l'intérieur et de la guerre, se sont prononcés en déclarant que la science est faite sur ce point et qu'on ne saurait rien y ajouter. Une opinion aussi absolue, émanée d'hommes respectables par leur caractère et leur mérite, exigeait une sérieuse attention : il n'était pas permis de passer outre sans des motifs puissants ..... J'ai fait un voyage en Allemagne, j'ai visité des établissements, j'ai interrogé les hommes habiles en cette matière, j'ai expérimenté moi-même et je viens aujourd'hui exposer le résultat de mes recherches.

Et d'abord, il parle de ses pérégrinations à travers l'Europe centrale dans les villes d'eaux, puis expose longuement sa visite à Grafenberg à ce paysan, illettré dont les cures merveilleuses courent de par le monde :

A l'époque de la fenaison, Priessnitz fut frappé a la tête d'un coup de pied de cheval qui le renversa et le chariot qu'il conduisait venant à lui passer sur le corps lui brisa deux côtes. L'accident était très grave ; les chirurgiens du pays pensèrent que le malade serait estropié pour toute la vie. Priessnitz voulut appeler à leur jugement et il se décida à se traiter lui-même : il réussit parfaitement : Cette cure fit grand bruit et la renommée, grandissant encore le mérite du succès, con-

duisit vers lui quelques malades souffrant depuis de de longues années: leur guérison fit de nombreux prosélytes. « La réputation franchit les monts neigeux de la Silésie » et on vit, de 1829 à 1842, 8.414 malades à l'établissement qu'il avait fondé à Grafenberg.

C'est un spectacle curieux que de voir tous les personnages de la plus haute distinction, habitués au commandement, obéir avec un scrupule religieux aux moindres prescriptions d'un paysan illettré, car Priessnitz sait à peine lire et écrire. Mais si Priessnitz a été privé des avantages que donne une instruction distinguée, il a reçu du ciel une sagacité rare, une volonté ferme et un jugement qui se révèle dans toutes ses actions. Il faut ajouter que les succès éclatants obtenus depuis douze ans et les accidents survenus par suite d'infractions au traitement prescrit, donnent à la parole de cet homme une autorité que n'a jamais acquise le médecin le plus haut placé (page 32).

Son admiration pour Priessnitz est telle qu'il se plaît à reproduire les pompeux éloges que l'on fait « *Au génie de l'Eau froide* » dont le bronze et le marbre avaient de son vivant consacré l'immortalité, et que, dans la partie historique qui suit l'exposé de son voyage, le nom de Priessnitz est la borne d'une période nouvelle. Il expose, enfin, dans la troisième partie de son ouvrage, la brûlante question de l'inflammation, la méthode hydrothérapique avec les moyens externes et internes, et finit son travail par des observations personnelles.

Nous en reproduirons une qui permettra, mieux que

toute dissertation, à faire voir quel emploi il avait appris à faire de l'eau en chirurgie.

27me Observation.

Plaie par déchirement à la jambe gauche. — Accidents graves. — Application de l'hydrothérapie. — Amélioration prompte. — Imprudence. — Commencement d'érysipèle phlegmoneux. — Fausse crise. — Guérison.

J... François, canonnier au 9e régiment d'artillerie, rentra à la caserne le 7 février 1843, étant ivre. Lorsque les portes furent fermées; il voulut s'échapper, et dans ce but, il monta sur une grille dont chaque barreau est terminé par un fer de lance.

Au moment où ce malheureux voulait s'élancer, il trébucha, et, tomba la tête en bas, il resta accroché par la jambe gauche. Cet homme fit des efforts incroyables pour se dégager, mais il n'y parvint qu'à l'aide de plusieurs personnes qui accoururent à son secours.

Le chirurgien du régiment fit un pansement très simple et il envoya le blessé à l'hôpital militaire de Strasbourg. En examinant la plaie, je reconnus que le fer avait pénétré obliquement à la partie inférieure et interne du mollet gauche, en divisant les tissus dans l'étendue d'un décimètre, sans cependant les traverser de part en part.

Le membre avait alors acquis un volume très considérable; il était rouge, douloureux, ecchymosé depuis la plaie jusqu'à la malléole interne; le pouls large, dur

et fréquent. Quand je vis le blessé pour la première fois, il y avait huit heures que l'accident était arrivé. Je fis mettre aussitôt la jambe dans un baquet contenant de l'eau à 18° centigrades ; le malade y resta une heure : quand le membre fut retiré de l'eau, on l'essuya légèrement et on l'enveloppa aussitôt de compresses mouillées, faiblement tordues, qu'on renouvelait de demie heure en demie heure : le bain fut répété de trois heures en trois heures. Les douleurs diminuèrent progressivement, au quatrième jour le malade s'endormit, la jambe étant dans l'eau et il resta ainsi pendant deux heures. A son réveil, il se trouve très bien : les fomentations froides sont immédiatement réappliquées et renouvelées plusieurs fois dans la nuit.

9 février. — Diminution notable du volume du membre ; douleurs faibles ; point de fièvre. Quatre bains de jambe à 16° centigrades, fomentations froides de demi-heure en demi-heure ; demi-lavement froid ; deux litres de tisane de chiendent ; pommes cuites matin et soir.

Le cinquième jour de ce traitement, continué sans modification le malade se trouve parfaitement et sans en avoir demandé l'autorisation se lève et marche dans la salle ; il néglige l'application de ses compresses froides et ne les renouvelle pas pendant la nuit.

14 février. — A ma visite, je trouve le malade très agité, les traits tirés, la langue rouge à la pointe ; le pouls très fréquent ; la jambe est gonflée, très rouge, un érysipèle s'est développé aux environs de la plaie. — Prescription : Diète ; quatre bains de jambe à 18° centigrades d'une heure et demie chaque ; fomentations

humides recouvertes de compresses sèches, renouvelées de demie heure en demie heure.

15 février. — Amélioration très grande ; le malade souffre peu ; la dureté inflammatoire des tissus est remplacée par un gonflement œdémateux. Continuation des mêmes moyens.

18 février. — L'œdème a disparu ; la plaie marche vers la cicatrisation. Trois bains de jambe de trois quarts d'heure à 14° ; fomentations froides.

12 mars. — La plaie est à peu près cicatrisée ; le malade s'est fatigué à marcher ; les douleurs reparaissent et l'érysipèle revient. Quatre bains de jambe de 16° ; fomentations froides. Le lendemain, cessation des accidents.

16 mars. — La jambe est très bien, mais tout le membre vient de se couvrir de petits boutons blancs contenant un peu de pus qui s'amasse sous l'épiderme ; les boutons, d'abord distincts, deviennent confluents le deuxième et le troisième jours ; ils occasionnent une démangeaison fatigante. Trois bains locaux d'une demi-heure à 15° ; fomentations froides.

Le 29 mars. — La plaie est cicatrisée ; l'éruption a cessé ; l'épiderme de la jambe s'est détaché. Suppression des bains et des compresses ; bandage légèrement compressif depuis les orteils jusqu'au genou.

Le 4 avril 1843. — Le malade sort de l'hôpital, n'éprouvant plus qu'un peu de faiblesse dans la jambe malade.

La thérapeutique de cette observation n'aurait que

quelques points à changer pour qu'on la crût de nos jours. Mais les résultats obtenus étaient-ils analogues dans tous les cas. Certes il y a de quoi en douter en voyant le peu d'enthousiasme qui accueillit en France la nouvelle méthode et si les ouvrages traitant de l'emploi de l'eau en médecine et de l'hydrothérapie apparaissent coup sur coup en Europe, on a fini de s'en intéresser en chirurgie parce qu'une question bien plus palpitante commence à s'agiter ; qu'on cherche à connaître les phénomènes intimes qui se passent dans l'inflammation et dans ses suites et que la thérapeutique chirurgicale va subir une complète révolution.

CHAPITRE V

L'EAU ET LA CHIRURGIE MODERNE

Ce n'est pas sans appréhension que nous entreprenons l'histoire de l'eau dans la Chirurgie moderne. L'histoire de l'une est, en effet, intimement liée à celle de l'autre et comme cette période fut féconde en travaux qui marquent comme autant d'étapes l'évolution de l'Art chirurgical, nous serons obligés, vu le cadre restreint de notre travail, de n'en donner qu'une conception générale et en conséquence forcément incomplète.

Les faits que nous aurons à y exposer sont d'hier ; les noms des maîtres les plus respectés de la chirurgie actuelle s'y trouvent mêlés et il faut bien avouer que la jeune génération à laquelle nous appartenons, sinon les ignore du moins les oublie.

Ils sont pourtant d'un intérêt si curieux, ils marquent une telle date dans l'histoire de la science que l'on se laisserait aller à envier le sort de ceux qui ont assisté durant ces quarante dernières années à l'éclosion de la méthode antiseptique, aux premiers vagissements

de l'asepsie, et qui voyent enfin avec sa perfection continuelle la chirurgie devenir un véritable art aussi entreprenant que bienfaiteur : Oui si, à cette heure, pour nous qui l'avons toujours vu pratiquer avec autant d'audace que de sûrcté, elle semble toute naturelle, chez nos maîtres qui ont assisté à son évolution, quelles réflexions ne doit-elle pas amener et qu'on nous pardonne d'apporter ici le souvenir d'une parole que nous disait un jour notre maître, M. Laugier ;

« Quand j'étais interne dans le service de mon père, nous n'allions au service des femmes qu'une fois par semaine : on palpait des tumeurs, mais on n'y touchait jamais, car en ouvrant un ventre ou ouvrait la porte à la mort... »

Pour bien saisir par quel enchaînement d'idées l'eau a été appelée à prendre une place si grande dans la chirurgie actuelle, il est nécessaire de suivre l'évolution qu'a subi celle-ci dans ce dernier demi-siècle. Nous serons dans cet exposé aussi concis que possible pour ne pas sortir de notre sujet. Le dernier ouvrage dont nous avons parlé, celui de Scoutetten date de 1843 et nous avons noté que dans la troisième partie il entre dans une grande discussion au sujet de la nature, de la cause de l'inflammation. Cette grosse question de l'inflammation est déjà à l'ordre du jour depuis un certain nombre d'années : Gaspard, dans le *Journal de Physiologie de Magendie*, 1822, s'y est déjà intéressé avec son *Mémoire sur les maladies purulentes et putrides.* (Tome II, p. 1 à 45 et tome IV, p. 1 à 69).

En 1842, Mathias Major de Lausanne donne lecture au Congrès de Strasbourg d'une dissertation sur. « *Les caractères différentiels de la médecine et de la chirurgie et de la nécessité de les tracer nettement* (reproduit dans le *Journal de médecine* 1842), et on y trouve ce passage qui nous montre que la question intéresse vivement le monde médical :

« *Dans un concours brillant qui vient d'avoir lieu à Paris pour une place de professeur en chirurgie, la question de l'infection purulente a été posée en première ligne à tous les candidats.* »

Monneret, définit ainsi l'inflammation, dans le *Compendium médical*, tome V, page 184 et Scoutetten dit que sa définition représente l'État actuel de la science.

C'est un état morbide, une maladie d'abord locale caractérisée constamment par l'augmentation de la fibrine du sang, et, pour peu qu'elle soit étendue et bien constituée par l'accroissement de la température du corps, l'accélération du pouls, la rougeur, la tuméfaction, la douleur et les lésions anatomiques consécutives.

En 1845, après les travaux consécutifs de Darcet, de Davaine, de Feltz, on pouvait conclure que le pus est produit par les liquides putréfiés introduits dans l'organisme ou puisés à la surface des plaies par résorption et que ces liquides étaient la cause des accidents infectieux qui emportaient les malades. Il y avait, en deux ans, un renversement complet des idées théoriques au sujet de l'inflammation et de ses conséquences. Deux ans plus tard en 1847, Alphonse Guérin pose les principes de sa doctrine contagioniste : « L'air contient, et

transporte des miasmes putrides : ces miasmes entrent en contact avec les plaies contuses, altèrent les liquides que ces plaies sécrètent et les liquides souillés sont absorbés et détermine l'infection ». Pour parer à ces inconvénients, Alphonse Guérin conçoit son pansement ouaté qui doit éviter que la plaie se trouve au contact de l'air. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il se décidera de le faire entrer dans la pratique.

Colze et Feltz découvrent alors la pullulation des vibrions d'organismes dans les « fermentations du sang et des matières grangréneuses ». Pasteur, étudie de 1857 à 1860 le rôle du vibrion septique dans la putréfaction organique et prouve que les liquides mis à l'abri de l'air ou dans l'air pur de vibrions — stérilisés en un mot — se conservent infiniment.

En 1865, Lister propose d'appliquer sur les plaies pour s'opposer à la putréfaction des liquides produits par elles des *solutions* d'acide phénique, base de son pansement, et ajoute à ces solutions des substances qui doivent empêcher l'accès de l'air à la surface des plaies. Lister, ainsi associe deux méthodes : Celle de Guérin et le résultat des études de Pasteur.

A ce moment la question de la nature de l'inflammation et de la suppuration semble à peu près élucidée :

En 1867 paraît un article de Conheim dans les *Archives* de Virchow intitulé : *De l'inflammation et de la suppuration*. On l'analyse dans les *Archives générales de la médecine* (1868, 6e série). « L'auteur conclut que le pus provient toujours de l'issue des globules blancs à travers, les parois des vaisseaux. Notre maître, M. Blum

qui traitait, dans sa thèse inaugurale (Strasbourg 1870), de la *Septicémie chirurgicale aiguë*, publiant un article dans les *Archives générales de médecine*, 1870, 2.-6e série, intitulé : *Observation d'un phlegmon de l'épaule et mort* s'exprime ainsi au sujet de la pyohémie :

Cette question si complexe n'a de chances d'être éclaircie que lorsque ceux qui s'en occuperont prendront un point de départ commun, la pénétration du pus dans le sang. Pour nous la pyohémie est L'ÉTAT MORBIDE DÉVELOPPÉ PAR LA PÉNÉTRATION DANS LE SANG DU PUS OU DE QUELQU'UNE DE SES PARTIES CONSTITUANTES, QUE CETTE PÈNÉTRATION AIT LIEU D'UNE MANIÈRE DIRECTE OU INDIRECTE.

Le pus ne peut pénétrer dans le sang que de trois manières, il fait irruption à travers les parois vasculaires, il se forme à l'intérieur ou bien il est résorbé à la surface des plaies et mêlé ainsi au liquide sanguin.

Ainsi, pour nous résumer, en 1870, on connaît la nature de l'inflammation, l'origine du pus ; Lister sait panser les plaies avec des solutions aqueuses et antiseptiques et Guérin possède, depuis 1847, un pansement ouaté qui doit protéger les plaies contre les miasmes aériens mais qu'il n'a pas encore été ouvertement appliqué.

Les hécatombes de la guerre franco-allemande allaient permettre aux chirurgiens de passer de la théorie à la pratique. *C'est au milieu des épouvantables désastres chirurgicaux*, dit le Traité pratique d'Antisepsie appliquée de Legendre, Barrette et Lepage, 1888, page 18,

qui sévissait à Paris pendant l'hiver de 1870-1871, *que Guérin appliqua la première fois son pansement après y avoir longtemps et mûrement réfléchi.*

Les résultats furent les suivants :

Cas traités 41 ; *décès* 13; *mortalité* 34,75 0/0; *deux cas d'infection purulente.*

Guérin pour faire son pansement se servait primitivement d'une solution phéniquée à 1 0/0 ou additionnée d'alcool et d'eau-de-vie camphrée (*Traité d'Antisepsie*, page 20). Il continua la pratique de son pansement et, de 1872 à 1875, il obtint les résultats suivants qui sont magnifiques ;

Cas traités 208 ; *décès* 17 ; *mortalité* 7,11 0/0.

Cependant Lister à Édimbourg formulait nettement en 1873 son pansement. Nous reproduisons à ce sujet le passage du *Traité d'Antisepsie* qui le concerne :

Pendant la période préparatoire, il touche les plaies avec une solution très concentrée d'acide phénique, puis les recouvre d'une couche épaisse de mastic phéniqué à la gomme laque et d'une plaque de plomb flexible pouvant se mouler exactement sur les bords du pansement et se fixant par une bande.

Plus tard il se compose de plusieurs substances dont la base est l'acide phénique en solutions faites avec de l'eau distillée ou au moins bouillie et filtrée.

Telles sont, tracées à grands traits, les origines de cette méthode antiseptique où l'Eau joue un grand rôle puisqu'on s'en sert pour faire les solutions des produits antiseptiques et qu'on l'emploie distillée ou bouillie et filtrée.

Nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur ce sujet qui a donné lieu à de nombreux travaux où l'on peut trouver une documentation sérieuse sur toute cette question : Nous n'en citerons que les plus importants:

Ch. Sarazin. — Nouvelle méthode d'occlusion antiseptique des plaies (*Revue médicale de l'Est de Nancy*, 1875, t. IV).

G. Manoury. — La chirurgie antiseptique à Édimbourg (*Le Progrès médical*, 1876).

Pasteur-Joubert-Chamberlain. — La théorie des germes et ses applications à la chirurgie (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 2e série, tome VII, 1878, p. 432.

Davaine. - Recherches sur quelques-unes des conditions qui favorisent ou empêchent le développement de la septicémie (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 2e série, tome VIII, 1879, page 121.

Gosselin et Bergeron. — Études sur les effets et le mode d'action des substances employées dans les pansements antiseptiques. *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 1879, tome LXXXIX.

Discussion à la Société de chirurgie de Paris sur les pansements antiseptiques et la septicémie (*Bulletin et Mémoires de la Société*, 1879, tome V).

Lister. — Sur la méthode antiseptique appliquée à la chirurgie. Congrès de médecine d'Amsterdam, 1879.

Verneuil (*A.*). — Du bain antiseptique prolongé et permanent avec quelques considérations sur les allures

du poison septique. *Archives générales de médecine*, 7e série, tome IV, 1879, page 17 et 151.

A. Guérin. — Article scepticémie du *Dictionnaire de Jaccoud*. Édition 1882.

Tels sont les principaux ouvrages auprès desquels on peut se documenter, pour avoir une idée nette de cette question de l'antisepsie et dans lesquels on peut suivre l'évolution progressive du mouvement. Mais nous devions une place spéciale à l'ouvrage d'un auteur qui après un retentissant voyage en Angleterre, revint en France et fixa nettement la nouvelle méthode : Nous voulons parler de Lucas Championnière et de son livre *Chirurgie antiseptique*. Là y sont exposés les moindres détails de la question, et nous laisserons au professeur Tillaux le soin d'apprécier le service qu'il nous rendit : « *Il a eu le grand mérite d'être l'initiateur de cette méthode dans notre pays.* » (*Introduction du Traité de Chirurgie clinique*).

Voilà donc la méthode antiseqtique définitivement établie, elle a un double but : empêcher les formes pathogènes de pénétrer dans l'organisme, les détruire s'ils y sont déjà introduits. Avec elle, l'eau a pris une place toute spéciale en chirurgie puisqu'elle sert de véhicule aux antiseptiques, qu'ils s'appellent sublimé ou acide phénique et qu'on lui demande d'autre part d'être pure de toute souillure « distillée ou mieux bouillie et stérilisée ». Les solutions servent partout aussi bien au cours des pansements que pendant les opérations ; on fait baigner dans l'eau phéniquée les instru-

ments et comme on exagère le rôle de l'air dans l'infection on veut, pour éviter à toute force les souillures qu'il peut donner, s'entourer pendant les opérations de nuages de vapeurs antiseptiques *d'un spray phéniqué*.

Certes, la chirurgie accomplit maintenant de brillantes cures, mais cette méthode n'est pas encore idéale, car les intoxications médicamentauses ne font pas défaut : l'odeur pénétrante des antiseptiques infecte les salles, les plaies sont souvent longues à guérir en raison de la « sensibilité » de quelques malades ; il y a mieux à faire. Le « grand caractère de cette méthode antiseptique primitive est d'employer à tout propos et hors de propos la solution médicamenteuse microbicide : On pouvait réaliser un progrès et ce progrès a marqué l'avènement de l'asepsie :

« *Sans doute si l'opéré est un « suspect » un « infecté », il est nécessaire de le désinfecter, d'antiseptiser la plaie ; mais pourquoi se servir de ces antiseptiques lorsque l'opéré est aseptique non infecté et que l'on peut arriver à cette asepsie et la rendre aussi minutieuse que possible.*

Voilà une phrase qui nous conduit tout naturellement à cette conclusion que nous empruntons à Tillaux : *Il dépend du chirurgien d'avoir ou de n'avoir pas des accidents dans le traitement des plaies. Or l'agent septique provient de sources multiples : du milieu ambiant, de l'eau servant au cours de l'opération, des pansements de l'opérateur ou de ses aides, du malade lui-même... Si nous étions assuré que tout ce qui entoure le malade,*

que tout ce qui va être en contact avec lui est absolument propre, c'est-à-dire, aseptique, le problème serait résolu et nous n'aurions même pas besoin d'avoir recours aux diverses substances antiseptiques puisqu'il n'y aurait aucun germe à détruire. (Loco citato).

Nous croyons intéressant d'aborder à ce moment la discussion dont fut l'objet l'asepsie à la Société de chirurgie à la fin de 1887 et au commencement de 1888. Cette discussion a pour nous double intérêt, elle permettra de faire exposer par la bouche d'éminents chirurgiens les règles de l'asepsie dans laquelle l'eau tient une si grande place qu'on pourrait la dire impossible sans elle et de voir, par quels détails, deux grands prônateurs de l'asepsie M. Terrier et M. Terrillon se trouvaient séparés au sujet de la stérilisation de l'eau pour les opérations.

Cette première discussion eut lieu dans la séance du 21 décembre 1887 : M. Terrillon y expose les résultats qu'il a obtenus dans une 3e *série de* 35 *ovariotomies.* Voici les principaux passages intéressants de cette discussion:

M. Terrillon,

Ainsi que je l'avais déjà indiqué dans les réflexions qui accompagnaient ma deuxième série d'ovariotomies, j'ai multiplié les précautions nécessaires pour obtenir une propreté parfaite et une asepsie absolue de tous les objets, qui doivent être mis en contact du péritoine. Les instruments ont été surtout l'objet de ma surveillance

la plus attentive, ils ont été avant l'opération, tous plongés pendant quelques minutes dans l'eau bouillante et débarrassés ainsi de tous les germes nuisibles qui disparaissent à moins de 100° : Ils sont ensuite placés dans l'eau phéniquée forte préalablement bouillie.

Cette dernière précaution ne me semble pas indispensable et l'eau bouillie simple mise à l'abri des poussières me semblerait suffisante.

Les mains sont nettoyées avec soin et je tiens beaucoup au détail...

... La suppression du spray est absolue et je le proscrit comme inutile et dangereux.

Lavage du péritoine

Je me sers toujours d'eau filtrée avec le filtre Chamberland et ayant subi une ébullition prolongée. Je rappellerai que, d'après le grand nombre de cas où je l'ai employée, je peux affirmer qu'il a rendu de grands services à mes opérées : ce qui me fait affirmer cette interprétation, c'est l'absence de fièvre après les grandesopérations difficiles...

Manuel préopératoire.

Depuis deux ans que je fais bouillir non seulement mes instruments, mais aussi mes fils à ligature, immédiatement avant leur usage, j'ai d'excellents résultats et je puis affirmer qu'aucun accident de péritonite n'a

amené la mort des malades que j'ai traités. Or, quel est l'avantage de cette ébullition ? Pour moi il consiste dans ce fait, que ces instruments, au préalable déjà bien nettoyés se trouvent ainsi débarrassés de tous les microbes nuisibles pour l'homme. JE PARLE DES MICROBES PRÊTS A SE DÉVELOPPER ET NON PAS DES SPORES ; *mais ceux-ci, tous les chirurgiens le savent actuellement, constituent une quantité négligeable dans la pratique chirurgicale.*

Les nombreux succès dus à l'ébullition des instruments entre les mains des chirurgiens anglais ne laissent aucun doute à ce sujet, et je crois l'avoir démontré également par ma pratique.

J'ai tellement confiance dans l'eau bouillante que je la considère comme notre seul moyen d'asepsie vraie. L'eau phéniquée, si utile ordinairement, quelque forte qu'elle soit, ne constitue qu'un moyen trompeur et ne donne qu'une fausse sécurité. *Je pourrais vous en citer des exemples nombreux.* CROYEZ-VOUS QU'UN INSTRUMENT NON SUFFISAMMENT NETTOYÉ SOIT ASEPTIQUE PAR LE FAIT DE SON CONTACT MOMENTANÉ, SOUVENT RAPIDE, AVEC L'EAU PHÉNIQUÉE ? *Cela est faux car la graisse qui le recouvre, les anfractuosités qu'il présente empêchent la pénétration du liquide et son contact avec tous les germes. L'ébullition pare à tout et détruit tout ; de là la sécurité réelle non trompeuse, facile à exécuter, à la portée de tous et j'ajoute même, sous la surveillance directe immédiate et complète du chirurgien.*

Enfin, les mains du chirurgien, le dessous des ongles surtout, réceptacles de tous les microbes doivent être

surveillés avec soin. Il est dommage, et je le regrette, qu'on ne puisse pas les faire bouillir..

Heureusement qu'en les nettoyant avec du savon, de l'eau très chaude, et surtout en nettoyant le dessous des ongles avec des brosses spéciales (à rebords) on peut arriver à les rendre suffisamment propres. IL Y A LOIN DE CES PRÉCAUTIONS ABSOLUES, INDISPENSABLES A CETTE PRATIQUE SI BANALE CHEZ CERTAINS CHIRURGIENS QUI CONSISTE A SE LAVER A PEINE LES MAINS AVEC DE L'EAU FROIDE, EN QUELQUES SECONDES, SANS SURVEILLER LEURS ONGLES ET QUI VIENNENT ENSUITE SE VANTER D'AVOIR EMPLOYÉ LES PRÉCAUTIONS DE LA MÉTHODE DE LISTER PARCE QU'ILS ONT TREMPÉ LEURS MAINS ENCORE SALES DANS L'EAU PHÉNIQUÉE. C'EST LÀ UNE ERREUR, UN TROMPE L'ŒIL QUI A ÉTÉ SOUVENT PRÉJUDICIABLE AUX MALADES ET QU'IL FAUT DÉMASQUER A TOUT PRIX. RECHERCHEZ L'ASEPSIE PARFAITE PLUTOT QUE L'ANTISEPSIE AVANT L'OPÉRATION.

Nous ne voulons nous arrêter ici que pour faire remarquer quels progrès l'asepsie a déjà faits et comme on bat déjà en brèche ceux qui s'adonnent à l'antisepsie d'une façon négligée. Remarquons combien on insiste sur la question de stérilisation de l'Eau ; mais sur ce terrain M. Terrier n'est pas d'accord avec M. Terrillon. Voyons ce qu'il en dit :

M. TERRIER,

Je n'ai pas encore foi dans l'eau bouillante, malgré le dire de M. Terrillon, car je suis toujours resté sur les

affirmations de M. Pasteur : l'ébullition détruit les bactéries adultes, mais laisse les spores. Il faut donc, selon moi, pour avoir de l'eau parfaitement et surement aseptique, la faire bouillir d'abord, puis la maintenir a 40° pour faire germer les spores, enfin la porter de nouveau a l'ébullition pour tuer ces derniers. C'est donc par suite d'ébullitions successives qu'on peut arriver à ce résultat. Enfin j'avouerai que je ne suis pas convaincu de l'utilité du lavage du péritoine. Le sang épanché dans sa cavité se résorbe facilement et sans accident, quand il n'a pas été en contact avec des substances septiques. Cela est l'affaire du chirurgien soigneux.

M. Pozzi intervient dans la discussion. Voici ce qu'il dit :

M. Pozzi,

« *Pour ce qui est de la température de* 110° *dont parle M. Terrier, il est certain qu'elle est préférable, car elle tue les spores ; mais, d'après les expériences faites, la température de* 100° *est suffisante, au moins dans la pratique courante, car l'eau bouillie ne contient pas de germes nuisibles. Ainsi, dernièrement, j'ai enlevé deux pyosalpingites. Malgré mes soins, les trompes remplies de pus se sont rompues dans le péritoine. Celui-ci a été lavé à grande eau pour le débarrasser du pus, et, malgré que je n'aie employé que de l'eau bouillie, la malade a guéri rapidement et sans accidents.*

M. Terrillon revient à nouveau essayer de convaincre M. Terrier.

M. Terrillon,

Je désire insister spécialement sur un fait qui, pour moi, a une importance capitale : c'est l'emploi de l'eau bouillie pour le lavage des instruments au moment même de l'opération. Tous les germes nuisibles pour l'homme sont tués par la température de 100° suffisamment prolongée ; quant aux spores, on peut les considérer comme n'étant pas nuisibles. Cela résulte de l'usage d'abord *et ensuite de cette notion générale que, disséminés dans l'organisme, ils ne trouvent pas ultérieurement de bonnes conditions pour leur développement.*

Lorsque j'ai voulu employer l'eau bouillie, j'ai demandé à M. Pasteur s'il était nécessaire de me servir d'un autoclave. Celui-ci m'a répondu que l'eau filtrée et bouillie était suffisamment pure en l'employant aussitôt après l'ébullition, car les spores qui peuvent y rester n'ont ni le temps, ni le pouvoir de germer dans nos tissus, où ils ne peuvent être dangereux.

Mais M. Terrillon n'a pas convaincu M. Terrier et voici ce qu'il lui répond.

M. Terrier,

Pour ce qui est de l'eau bouillie je ne m'en sers pas malgré l'opinion de plusieurs chirurgiens; non pas par négligence, mais parce que je ne crois pas que, même bouillie, l'eau soit suffisamment aseptique. Le jour ou j'aurais un autoclave permettant d'élever la tempé-

RATURE A 120° JE M'EN SERVIRAI. CAR A 100°, LES MICROBES ADULTES SONT TUÉS, MAIS RESTENT LES SPORES QUI RÉSISTENT A CETTE TEMPÉRATURE ET PEUVENT ÊTRE NUISIBLES. *En tout cas je n'ai aucune expérience personnelle et c'est là une simple objection que je fais à l'emploi de ce moyen.*

La séance prenait fin sur cette réponse, mais M. Terrier allait trouver durant la semaine Pasteur et lui demandait son avis : Il va nous dire dès le début de la séance suivante ce que lui a dit l'illustre savant :

Séance du 4 janvier 1888.

De l'eau bouillie en chirurgie.

M. TERRIER,

J'ai essayé de résoudre le point qui a été en discussion entre M. Terrillon et moi à la dernière séance. Je me suis adressé pour cela à M. Pasteur lui-même et lui ai demandé si de l'eau portée à 100° contenait encore des spores et des germes.

Il m'a répondu affirmativement. JE LUI AI DEMANDÉ SI CES GERMES ET CES SPORES POUVAIENT ÊTRE NUISIBLES A L'HOMME. IL M'A RÉPONDU QUE, S'ILS NE SONT PAS PATHOGÈNES, ILS NE SONT ASSURÉMENT PAS INDIFFÉRENTS.

M. Pasteur ajoutait qu'une autre manière à faire que je lui proposais d'ailleurs, serait préférable à l'ébullition simple : 1° utiliser de l'eau distillée ; 2° la filtrer avec un filtre Chamberland ; 3° la faire bouillir.

Avec ces trois conditions réunies on aurait toutes

chances de posséder une eau vraiment aseptique bien que M. Pasteur ne puisse absolument affirmer encore qu'une eau ainsi préparée ne contienne plus ni germes, ni spores nuisibles à l'homme.

M. Terrillon.

J'ai toujours entendu parler de ne porter à l'ébullition que l'eau préalablement filtrée. J'ai ajouté que de l'aveu de M. Pasteur, il n'était pas absolument nécessaire pour les besoins de la chirurgie courante de surchauffer de l'eau au delà de 100° *dans un autoclave.*

L'avenir devait donner raison à M. Terrier et on sait avec quelle minutie il a posé, depuis, les règles de l'asepsie la plus stricte en chirurgie. Mais outre cette intéressante discussion, ce compte rendu un peu plus long sans doute, nous a permis de montrer quelle place énorme l'eau avait pris dans les méthodes actuelles. Car à relire de près les préceptes opératoires exposés par M. Terrillon en 1887, et à les comparer à ceux que l'on enseigne de nos jours dans la plupart des services, on ne voit pas de grandes différences. La seule question qui diffère est celle qu'a soulevé M. Terrier : elle est, comme nous le disions, maintenant résolue, puisque dans la plupart des services hospitaliers, l'eau dont on se sert pour tous les usages est, au préalable, filtrée et, longuement bouillie.

Devons-nous insister davantage sur le rôle prépondérant que joue ce liquide à l'heure actuelle ; depuis la période préopératoire jusqu'à la fin du pansement, elle

est la plus puissante auxiliaire du chirurgien. Elle prépare le champ opératoire, elle stérilise les instruments quand le praticien ne possède pas d'étuve et qu'il ne ne veut pas faire le flambage de ses instruments, elle prépare les pièces à pansement, elle aseptise l'opérateur et ses aides, elle est d'une utilité impérieuse et constante à chaque temps de l'opération.

On s'est même, à son sujet, posé une autre question, celle de savoir si elle ne pourrait supprimer, ou tout au moins remplacer l'antisepsie. Voici la réponse qu'on donne à cette question en 1888 dans le *Traité pratique d'antisepsie* :

L'eau purifiée, aseptique, peut-elle remplacer les solutions antiseptiques dans toutes les circonstances de la chirurgie ? Toutes les fois que l'on aura affaire à des tissus sains à des séreuses viscérales, oui ; au moins en théorie. Mais quand on agira sur des tissus infectés, comme elle n'a aucun pouvoir microbicide, elle n'aurait aucune action. Un certain nombre de chirurgiens ont adopté l'eau bouillie filtrée dans les opérations abdominales (Lawson-Tait, Terrillon, Bouilly). Ils ont eu de très beaux résultats et leur exemple est encourageant. On a aussi conseillé l'eau filtrée et bouillie très chaude pour l'irrigation des moignons d'amputation, des plaies récentes (Varich, Reclus). Elle rendrait aussi de réels services pour aider à la détersion des plaies sanieuses, suppurantes, infectées ; ou encore dans le traitement des ulcères des cicatrices à marche lente, des troubles trophiques. Elle semble agir, dans tous les cas mécaniquement, comme agent de détersion et peut-être

aussi comme agent modificateur de la vitalité beaucoup plus que comme paraticide. Nous croyons que pour se servir de ce liquide, il faut être absolument sûr de la façon dont il a été préparé, la moindre négligence peut la souiller de nouveau et lui rendre ses propriétés nocives. (Traité pratique d'Antisepsie appliquée à la thérapeutique et à l'hygiène. Legendre, Barette, Lepage, 1888, page 16).

Ces faits sont rigoureusement exacts à l'heure actuelle et nous savons quels précieux avantages en retire encore M. Reclus qui s'est fait l'apôtre de la chirurgie conservatrice. Mais tous ces faits doivent-ils rentrer dans cet essai historique, ils sont d'hier et avons-nous le droit de nous les approprier ?

Terminons donc ce travail en constatant la place superbe que le liquide auquel nous nous sommes intéressé, a dans la chirurgie actuelle si brillante en succès. Disons que l'eau a relégué au second plan les antiseptiques, laissant auprès d'elle une place pour sa parente chimique l'« Eau oxygénée », dont les bonnes qualités lui donneront autre succès que la vogue passagère qu'ont eue foule d'antiseptiques. A l'heure actuelle on peut dire : sans eau pas d'asepsie, sans asepsie pas d'excellente chirurgie. Aussi en songeant au crédit qu'on lui a fait à certaines époques de l'histoire, crédit qui était bientôt suivie de sa disparition complète de la scène chirurgicale, et en la voyant, soudain revenir à notre époque et y régner en maîtresse, parce qu'on la connaît bien et qu'on sait ce qu'il faut faire pour la rendre inoffensive d'abord et utile ensuite, on se plaît

à rêver sur cette phrase pleine de philosophie qu'en 1847 ou écrivait au sujet d'elle :

« *L'histoire de la thérapeutique nous offre un phénomène qui se produit à des époques pour ainsi dire périodiques : c'est celui de la vogue dont, sous l'empire de certaines circonstances, jouit un médicament. L'enthousiasme et la crédulité sont de puissants auxiliaires pour propager la foi en certains remèdes, et l'autorité de la science et l'observation n'apportent souvent que de tardives lumières à la raison qui veut s'éclairer* (1). »

1. Morel. *Journal de Médecine*, 1847, n° 3, page 100.

CONCLUSIONS

De cette étude nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° L'Eau qui fut le « premier remède que l'instinct et la nature offrirent à l'homme blessé » était très en honneur en chirurgie au temps d'Hippocrate. A Rome en dépit des coutumes hydrothérapiques, elle fut moins prônée.

2° Le Moyen âge l'abandonna et elle disparut presque complètement du VII^e^ au XV^e^ siècle, bien que Galien, qui fut l'oracle de cette époque, l'ait recommandée.

3° A l'époque de la Renaissance, on s'en sert à nouveau pour le pansement des plaies, mais malgré les noms des chirurgiens illustres qui l'employèrent et la défendirent contre les empiriques, son emploi ne fut pas généralisé et, jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle elle aura ainsi des périodes de hausse et de baisse dans sa vogue.

4° Dans la première moitié du XIXe siècle malgré les retentissants succès de l'hydrothérapie et les efforts de certains auteurs, on ne l'adopte que passagèrement pour l'oublier très vite.

5° Et c'est simplement avec la méthode antiseptique d'abord, et surtout avec l'asepsie, qu'elle prend en chirurgie l'énorme place que nous lui connaissons.

Vu : le Président de la thèse,
RECLUS

Vu : le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons noté, au cours de ce travail, la plus grande partie des ouvrages auprès desquels nous nous sommes documentés et où les auteurs que nous avons consultés ont eux-mêmes puisé. Nous ajouterons ici le reste de la bibliographie.

Houdart. — Étude historique et critique de la vie et des doctrines d'Hippocrate et sur l'état de la médecine avant lui (1840).

Dupouy. — La médecine dans les poètes grecs (1885).

Marcel Baudoin. — Médecine préhistorique. Gazette médicale de Paris (1903).

Freind. — Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au XVI^e^ siècle. Traduction française (1728).

Dupouy. — Le Moyen âge médical, 1895.

Malgaigne. — Œuvres complètes d'Ambroise Paré, 3 volumes in-8°.

Lamourier. — De l'usage de l'eau commune en chirurgie, 1737.

Percy. — Dictionnaire des sciences médicales. Tome X, 1814.

Scoutetten. — De l'eau sous le rapport hygiénique et médical. Paris, 1843.

Leclerc. — Histoire de la médecine, 1702.

Renouard. — Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIXe siècle, 1846.

Boyer. — Contribution à l'étude de l'histoire de la médecine à l'époque de la Renaissance. *Thèse*, *Paris*, 1901.

Bruzon. — La médecine et les religions. *Thèse*, *Paris*, 1904.

Vion. — La taille hypogastrique, essai historique (1474-1800). *Thèse*, *Paris*, 1903.

Ogé. — Quelques considérations sur les rapports de la littérature et de la médecine (Vulgarisation médicale). (*Thèse Paris*, 1904).

Imp. des Facultés, A. MICHALON, 26, Rue Monsieur-le-Prince, Paris.